



# LE CŒUR BATTANT JUILLET 2018

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE

✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

75

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'Eucharistie. ”

## PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE JUILLET 2018

Intention Générale : Pour l'évangélisation

Les prêtres dans leur mission pastorale, prions pour que les prêtres qui souffrent de la fatigue et de la solitude dans leur travail pastoral, soient aidés et consolés par l'amitié du Seigneur et de leurs frères.



## SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE  
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION  
ET PRIÈRE



10 TUITIO FIDEI -  
«VA, ET FAIS DE MÊME»



14 OBSEQUIUM  
PAUPERUM-



18 LA VOCATION  
RELIGIEUSE DANS  
L'ORDRE DE MALTE



22 INTELLIGENCE  
DE LA FOI  
LA PARABOLE DES TALENTS  
EN MATHIEU 25, 14-30



24 LE DISCERNEMENT  
DE L'ESPRIT-VI-



30 LA LIBERTÉ DE  
L'OBÉISSANCE - VII -



34 BELLE ET DOUCE  
MARIE



38 « PRIEZ SANS  
RELÂCHE »

## ✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,  
Dames et Chevaliers de  
l'Ordre souverain et hospitalier  
de saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte,

Le temps de l'été nous propose un ailleurs qui nous reconforte et nous transforme et ce même moment que le Seigneur choisi pour déroger aux habitudes de ses disciples en les envoyant dans le monde, appeler les hommes à la conversion. Ils changent eux aussi et de confort et deviennent à leur tour les missionnaires de la Parole, les nouveaux acteurs de l'évangélisation munis de toute la connaissance que le Seigneur leur a apprise et de tous les pouvoirs que le Christ leur donne...

■ Cette distorsion du temps que nous apporte l'été, ce nouveau rythme, plus lent, plus ensoleillé, pourrait nous permettre à nous aussi d'aller au-delà de notre confort spirituel habituel, pour rentrer dans un certain questionnement... que faisons-nous pour que la Parole que nous a confié le Christ puisse grandir dans le monde ?

■ À quelle question précise essayons-nous de répondre par notre engagement de chrétien dans notre quotidien ? Et surtout dans notre engagement de Chevalier et Dame de l'Ordre dans le monde d'aujourd'hui ?

■ Quels sont les points de partage que nous vivons avec notre entourage pour que les enseignements du Christ puissent faire partie du monde d'aujourd'hui ? Et le transformer ?

■ Tout comme Jésus envoie les douze convertir, le monde d'aujourd'hui, il nous demande, aujourd'hui, d'être les porteurs de la Parole par notre manière d'être, d'agir et de réagir aux problèmes que nous pose le monde qui nous entoure et surtout dans la manière d'être humblement au service de nos Seigneurs les Pauvres et les Malades. Il nous confie la mission de revenir aux valeurs fondamentales qu'il nous a enseigné, et de les mettre en pratique dans notre relation à l'Autre.

■ Mettons à profit ce temps « suspendu » pour nous ressourcer et faire grandir en nous la foi que le Seigneur nous offre.

*Bon été à Tous*

*Fra' Jean-Louis*



**DIMANCHE 8 JUILLET 2018**

**14<sup>ème</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST  
SELON SAINT MARC 6, 1-6**

« Jésus n'est pas accepté dans son pays »

**01** Jésus est parti pour son pays, et ses disciples le suivent.

**02** Le jour du sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue.

De nombreux auditeurs, frappés d'étonnement, disaient : « D'où cela lui vient-il ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et ces grands miracles qui se réalisent par ses mains ? »

**03** N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » Et ils étaient profondément choqués à son sujet.

**04** Jésus leur disait : « Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa parenté et sa maison. »

**05** Et là il ne pouvait accomplir aucun miracle ; il guérit seulement quelques malades en leur imposant les mains.

**06** Et il s'étonna de leur manque de foi. Jésus parcourait les villages d'alentour en enseignant.



**DIMANCHE 8 JUILLET 2018**

**14<sup>ème</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON  
SAINT MARC 6, 1-6**

D'après l'évangile de Marc, Jésus a quitté son village de Nazareth au début de sa vie publique pour rejoindre Jean-Baptiste au bord du Jourdain et se faire baptiser (1, 9). Puis il a commencé sa prédication en parcourant une partie de la Galilée ; il est même allé de l'autre côté de la mer de Tibériade, dans les villes de la Décapole (chap. 5). Quand il s'installe quelque part, Capharnaüm semble être sa ville d'élection ; il n'est plus question de Nazareth pendant les cinq premiers chapitres de Marc ; quant à son entourage, il s'est choisi des amis, qu'il appelle ses disciples (3, 13). Comment réagit sa famille ? Marc note seulement au chapitre 3 l'opposition de quelques-uns qui le croyaient devenu fou.

Les autres sont visiblement partagés : nombreux sont ceux qui ont été séduits par Jésus, par son enseignement et ses miracles ; les Pharisiens et leurs scribes, quant à eux, ont déjà à plusieurs reprises manifesté leur hostilité ; certains ont même déjà décidé de se débarrasser de lui (3, 6) : son crime, guérir des malades, n'importe quand, et même le jour du sabbat !

Et voici, avec l'évangile de ce dimanche, que Jésus revient pour la première fois dans son village de Nazareth. Sa réputation l'a-t-elle précédé ? Probablement, puisqu'on s'inquiète déjà de lui à Jérusalem (3, 22), et que, dès le début du texte, Marc nous rapporte la question de ses auditeurs : « D'où cela lui vient-il... ces grands miracles qui se réalisent par ses mains ? » Voici donc l'enfant du pays de retour à la synagogue un matin de shabbat.

Marc note seulement la présence de ses disciples : « Jésus est parti pour son pays, et ses disciples le suivent. » Puis il ne parle plus d'eux ; eux vont assister à la scène, sans intervenir, apparemment, mais cela leur servira de leçon pour l'avenir qui les attend eux-mêmes. Car si, jusqu'à présent, Jésus avait déjà rencontré des oppositions, ici, c'est

bien pire, il essuie un véritable échec : au point de ne même plus pouvoir accomplir un seul miracle (v. 5) ; son propre village le refuse : toute l'attention du récit se concentre en effet sur la réaction des anciens voisins de Jésus ; dubitatifs au début, ils deviennent peu à peu franchement hostiles.

Tout commence par des questions bien humaines : « *Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ?... N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ?* » Un mot, d'abord, sur ses frères : ce sont en réalité ses cousins : deux (Jacques le Petit et José) seront plus tard présentés par Marc comme fils d'une autre Marie, (cf 15, 40 - 47). Je reviens à la phrase : « *Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ?... N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie... ?* » Traduisez : son enseignement et ce qu'on sait de son action dans la région en font un personnage hors du commun ; or, nous savons bien, nous, d'où il sort ; il est comme nous, rien de plus ; d'où lui viendraient ses pouvoirs ? Si c'était un prophète, on l'aurait su, déjà ; il y a incompatibilité entre la grandeur de Dieu et la modestie de ses origines humaines. C'est bien le drame d'une partie des contemporains du Christ, semble dire Marc : enfermés dans leurs idées sur Dieu, ils n'ont pu le reconnaître quand il est venu.

Marc revient très souvent sur cette question que pose la personnalité de Jésus : à Capharnaüm, déjà, les gens « *se demandaient les uns aux autres : Qu'est-ce que cela ? Voilà un enseignement nouveau plein d'autorité ! Il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent* » (1, 27). Quelques jours plus tard, après la guérison du paralytique, les scribes s'interrogeaient : « *Qui peut pardonner les péchés sinon Dieu seul ?* » (2, 7) ; sur le lac, après qu'il eut apaisé la tempête, les apôtres se demandaient aussi : « *Qui donc est-il, pour que même le vent et la mer lui obéissent ?* » (4, 41).

À Nazareth (6, 2), comme à Capharnaüm (1, 22), les assistants ont d'abord été « *frappés d'étonnement* » ; mais à Nazareth, les choses ont mal tourné, l'étonnement a viré au scandale : ici, Marc a certainement choisi volontairement le mot grec (skandalon) qui évoquait la pierre d'achoppement dont parlait Isaïe ; imaginez un chef de chantier qui se trouve devant une pierre de forme imprévue : soit il l'intègre à sa construction dont elle devient une pierre maîtresse ; soit il la méprise, et la laisse traîner sur le chantier, au risque de buter dessus. Cette image illustre pour Isaïe le contraste entre celui qui croit et celui qui refuse de croire. Pour celui qui croit, le Seigneur est son rocher, comme disent certains psaumes, sa sécurité ; mais ceux qui refusent de croire se privent eux-mêmes de cette sécurité et le choix des croyants devient pour eux incompréhensible et proprement scandaleux.

Saint Pierre reprend la même image en parlant du Christ : « *On trouve dans l'Écriture : Voici que je pose en Sion une pierre angulaire, choisie et précieuse, et celui qui met en elle sa confiance ne sera pas confondu... mais pour les incrédules, la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre de l'angle et aussi une pierre d'achoppement, un roc qui fait tomber. Ils s'y heurtent parce qu'ils refusent de croire en la parole* » (1 P 2, 6-8). Chez Matthieu et Luc, le même thème est repris sous une autre forme : « *Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi, dit Jésus lui-même* » (Mt 11, 5 ; Lc 7, 23). Pour le dire autrement, heureux sont ceux qui ont eu le bonheur de s'ouvrir au mystère de Jésus et de reconnaître en lui le Messie ; pour eux, le Christ est désormais le centre de leur vie ; au contraire, malheureux sont ceux qui, comme à Nazareth, se sont fermés à sa parole et à son action.

Curieusement, les plus proches ne sont pas les mieux préparés à faire le bon choix : Jésus, comme Ezéchiel, comme Jérémie, comme tant d'autres avant lui, constate que nul n'est prophète en son pays : « *Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa famille et sa propre maison.* » On veut bien l'écouter mais on reste de marbre ; et cette indifférence des participants barre la route aux miracles : dans les chapitres précédents, Marc a noté à plusieurs reprises que miracle et foi vont de pair ; que ce soit lors de la tempête apaisée (4, 35 - 41), de la libération du démoniaque de Gêrasa (5, 1 - 20), ou de la guérison de la fille de Jaïre et de l'hémorroïsse (5, 20 - 43). Ici, Marc retourne la proposition : là où il n'y a pas de foi, il ne peut pas y avoir de miracle.

Manifestement, Jésus ne s'attendait pas à cette réaction scandalisée, puisque Marc affirme : « *Il s'étonna de leur manque de foi* ». On peut déjà être surpris nous-mêmes que Jésus s'étonne : cela veut dire que, pour lui, tout n'était pas écrit d'avance ; d'autre part cet étonnement est mêlé de tristesse : un peu plus haut, devant une opposition semblable venant des Pharisiens, Marc a noté que Jésus était « *navré de l'endurcissement de leurs cœurs* » (Mc 3, 5). Au niveau de Jésus, cet épisode peu glorieux de Nazareth fait déjà pressentir la croix ; pour l'avenir, il préfigure le sort des prophètes de tous les temps, affrontés à une incroyance quasi structurelle. Et pourtant, l'épisode se clôt néanmoins sur une petite lueur d'optimisme : même à Nazareth, dans ce climat d'hostilité, Jésus a pu quand même opérer quelques guérisons ; cela veut dire en clair que malgré toutes nos mauvaises volontés, tout espoir n'est jamais perdu !



**DIMANCHE 15 JUILLET 2018**

**15<sup>ème</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON  
SAINT MARC 6, 7-13**



« Jésus envoie les Douze appeler les hommes à la conversion »

**07** Jésus appelle les Douze ; Et pour la première fois il les envoie deux par deux. Il leur donnait autorité sur les esprits impurs,

**08** et il leur prescrivit de ne rien prendre pour la route, mais seulement un bâton ; pas de pain, pas de sac, pas de pièces de monnaie dans leur ceinture.

**09** « Mettez des sandales, ne prenez pas de tunique de rechange. »

**10** Il leur disait encore : « Quand vous avez trouvé l'hospitalité dans une maison, restez-y jusqu'à votre départ.

**11** Si, dans une localité, on refuse de vous accueillir et de vous écouter, partez et secouez la poussière de vos pieds : ce sera pour eux un témoignage. »

**12** Ils partirent, et proclamèrent qu'il fallait se convertir.

**13** Ils expulsaient beaucoup de démons, faisaient des onctions d'huile à de nombreux malades, et les guérissaient.



**DIMANCHE 15 JUILLET 2018**

**15<sup>ème</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON  
SAINT MARC 6, 7-13**

Voici les Douze au tout début de leur activité missionnaire : Jésus avait certainement formé depuis quelque temps déjà le projet de les envoyer ; puisque, dès le chapitre 3, Marc nous raconte qu'il les avait choisis dans ce but : « Il monte dans la montagne et il appelle ceux qu'il voulait. Ils vinrent à lui et il en établit douze pour être avec lui et pour les envoyer prêcher avec pouvoir de chasser les démons. Il établit les Douze : Pierre — c'est le surnom qu'il a donné à Simon —, Jacques, le fils de Zébédée, et Jean, le frère de Jacques, — et il leur donna le nom de Boanergès, c'est-à-dire fils du tonnerre —, André, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques, le fils d'Alphée, Thaddée et Simon le zélote, et Judas Iscariote, celui-là même qui le livra » (3, 16-19). Depuis, ils l'ont suivi partout et ont reçu son enseignement. Ils ont été témoins de sa puissance : les premiers chapitres de Marc rapportent de nombreux miracles de toute sorte.

Avec le texte d'aujourd'hui, voici que Jésus les envoie à leur tour, munis eux aussi du pouvoir de chasser les démons : « Jésus appelle les Douze, et pour la première fois il les envoie... Il leur donnait pouvoir sur

*les esprits mauvais.* » Il leur donne également trois consignes : aller deux par deux, n'emporter que le strict nécessaire, ne pas se laisser impressionner par la persécution inévitable.

Premièrement, aller deux par deux : cela semble une pratique habituelle de Jésus ; Marc en donne quelques exemples par la suite : par exemple, pour préparer l'entrée à Jérusalem : « *Lorsqu'ils approchent de Jérusalem, près de Bethphagé et de Béthanie, vers le mont des Oliviers, Jésus envoie deux de ses disciples et leur dit : Allez au village qui est devant vous... vous trouverez un ânon attaché...* » (11, 1-2); même chose pour préparer la Pâque : « *Il envoie deux de ses disciples et leur dit : Allez à la ville ; un homme viendra à votre rencontre, portant une cruche d'eau...* » (14, 13). Il y a là peut-être la trace de la coutume juive selon laquelle un témoignage n'était recevable que quand il était porté par deux personnes au moins : « *C'est sur les déclarations de deux ou de trois témoins qu'on pourra instruire une affaire* » (Dt 19, 15). L'évangélisation, elle aussi, est affaire de témoignage, elle n'est pas une affaire individuelle. Plus tard, les apôtres garderont cette habitude: ainsi Pierre et Jean vont ensemble prêcher au Temple de Jérusalem (Ac, 1) ; Paul et Barnabé font équipe longtemps en Syrie et en Asie Mineure (Ac 13-15) ; après leur séparation, Paul continue la mission avec Silas (Ac 16-17).

Deuxièmement, n'emporter que le strict nécessaire : « *Il leur prescrit de ne rien emporter pour la route, si ce n'est un bâton ; de n'avoir ni pain, ni sac, ni pièces de monnaie dans leur ceinture. Mettez des sandales, ne prenez pas de tunique de rechange.* » Leurs seuls instruments doivent être ceux de la marche pour la mission. En entendant cette consigne, les apôtres ont probablement évoqué la marche de leurs pères dans la foi, la nuit de la fameuse Pâque de la sortie d'Égypte, « *la ceinture aux reins, les sandales aux pieds, le bâton à la main* » (Ex 12, 11). La longue marche de l'Église, peuple de Dieu, commence ici. Elle exige mobilité, disponibilité, liberté d'esprit.

Troisième consigne donnée par Jésus: ne pas se laisser impressionner par la persécution inévitable. D'après le récit de Marc, les apôtres viennent tout juste d'assister à l'échec de Jésus à Nazareth (6, 1-6) ; et, depuis le début de l'évangile, ils ont vu naître et grandir l'opposition des scribes et des pharisiens. Il semble bien que la persécution doive être de tout temps le lot des prédicateurs et des prophètes : la première lecture nous en donne un cuisant exemple avec Amos, renvoyé dans ses foyers au bout de quelques mois seulement de prédication (« *va-t-en d'ici avec tes visions* » ; Am 7). On peut se demander pourquoi la persécution est inévitable, pourquoi « *nul n'est prophète en son pays* » comme l'a déclaré Jésus à Nazareth (6, 4) ; si l'évangélisation consiste à annoncer partout l'amour et le pardon de Dieu, pourquoi rencontre-t-elle tant d'oppositions ? Parce que nous avons la « *nuque raide* », comme disait Moïse ; parce que nous avons d'autres idées sur Dieu ; enfin, parce que nous avons le cœur endurci : or, si Dieu est amour et pardon, il va nous demander d'être à son image et donc de nous remettre en question. C'est pour toutes ces mauvaises raisons que Jésus a été crucifié, et tant d'autres martyrisés à leur tour.

Face à ces refus, Jésus ne préconise pas la violence, ni le mépris évidemment ; mais la persévérance et la sérénité : « *Si, dans une localité, on refuse de vous accueillir et de vous écouter, partez en secouant la poussière de vos pieds : ce sera pour eux un témoignage.* » Soit dit en passant, c'est exactement ce qu'ont fait Paul et Barnabé à Antioche de Pisidie quand les choses se sont gâtées (Ac 13, 51).

Comment comprendre ce geste qui doit être pour les gens un « *témoignage* » ? C'est peut-être une manière de dire : nous respectons votre liberté, nous ne sommes pas venus chez vous pour prendre quoi que ce soit contre votre gré, fût-ce de la poussière. Saint Luc a cette formule : « *Même la poussière de votre ville qui s'est collée à nos pieds, nous l'essuyons pour vous la rendre. Pourtant, sachez-le, le Règne de Dieu est arrivé* » (Lc 10, 11).

Mais les apôtres, heureusement, ne rencontreront pas que de l'hostilité et des cœurs endurcis. La croissance irrésistible des communautés chrétiennes dès après la Résurrection du Christ en est la preuve. Et les Actes des Apôtres rapportent les noms de nombreuses personnes qui ont ouvert leurs maisons aux prédicateurs de l'évangile. Dans ce cas-là, la recommandation de Jésus est simple : « *Quand vous avez trouvé l'hospitalité dans une maison, restez-y jusqu'à votre départ.* » Accepter l'hospitalité d'autrui, c'est l'honorer.



**DIMANCHE 22 JUILLET 2018**

**16<sup>ème</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 6, 30-34

« Jésus a pitié de la foule »

Après leur première mission,

**30** les apôtres se réunirent auprès de Jésus, et lui annoncèrent tout ce qu'ils avaient fait et enseigné.

**31** Il leur dit : « Venez à l'écart dans un endroit désert, et reposez-vous un peu. »

De fait, ceux qui arrivaient et ceux qui partaient étaient nombreux, et l'on n'avait même pas le temps de manger.

**32** Alors, ils partirent en barque pour un endroit désert, à l'écart.

**33** Les gens les virent s'éloigner, et beaucoup comprirent leur intention.

Alors, à pied, de toutes les villes, ils coururent là-bas et arrivèrent avant eux.

**34** En débarquant, Jésus vit une grande foule.

Il fut saisi de compassion envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger.

Alors, il se mit à les enseigner longuement.



**DIMANCHE 22 JUILLET 2018**

**16<sup>ème</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 6, 30-34

Dimanche dernier, nous avons assisté à l'envoi en mission des Douze pour la première fois (Mc 6, 7-13) ; et Marc décrivait rapidement la façon dont ils s'en étaient acquittés : « *Ils partirent, et proclamèrent qu'il fallait se convertir. Ils chassaient beaucoup de démons, faisaient des onctions d'huile à de nombreux malades, et les guérissaient* » (6, 12-13). Ils ont donc fait très exactement ce qu'ils voient Jésus faire depuis le début de leur rencontre : guérir les malades, chasser les démons, enseigner ; Marc veut certainement faire entendre à ses lecteurs que la mission des Douze est dans la parfaite continuité de celle de Jésus car il a pris bien soin de les décrire en parallèle.

On peut noter en effet que le début de la mission de Jésus et celui de la mission des Douze sont semblables: le lieu est le même (la Galilée), et surtout le contexte : Jésus a commencé « *après que Jean eut été livré* » (1, 14), les apôtres commencent à leur tour au moment de la mort du même Jean-Baptiste : puisque Marc raconte l'arrestation et l'exécution de Jean-Baptiste dans l'intervalle entre leur envoi en mission par Jésus et

leur retour (6, 17-29). Quant au contenu de l'enseignement, s'il n'est pas précisé, c'est parce qu'il ressemble certainement à celui du Maître, résumé par Marc au début de son évangile : « Après que Jean (Baptiste) eut été livré, Jésus vint en Galilée. Il proclamait l'Évangile de Dieu et disait : *Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché: convertissez-vous et croyez à l'Évangile* » (1, 14-15).

Voici donc maintenant le retour des Douze : « *Après leur première mission, les apôtres se réunissent auprès de Jésus, et lui rapportent tout ce qu'ils ont fait et enseigné.* » C'est la première fois que Marc emploie le mot « apôtres » (qui signifie « envoyés » en mission), jusqu'ici il les appelait les « disciples » (« enseignés ») : désormais, ils partageront la mission de Jésus.

Curieusement, à leur retour, la première chose qu'il leur propose, c'est de prendre de la distance : « *Venez à l'écart dans un endroit désert, et reposez-vous un peu.* » Nouveau parallèle : après sa première journée à Capharnaüm, où il avait abondamment enseigné, guéri les malades, chassé les démons (1, 21-34), Marc notait : « *Au matin, à la nuit noire, Jésus se leva, sortit et s'en alla dans un lieu désert ; là il pria.* » Il s'était arraché au succès et était parti se ressourcer dans la prière. Les « envoyés » de tous les temps sont certainement invités ici à en faire autant : Marc répète à deux reprises cette retraite de Jésus et ses apôtres « *à l'écart dans un endroit désert* » (v. 31 et 32). Entre ces deux précisions qui forment une « inclusion », Marc a noté la présence de la foule : manière de nous dire « *ce n'est pas une fuite-dérobade que Jésus leur propose, c'est un ressourcement pour mieux servir la foule* ». À Capharnaüm, c'est dans cette pause que Jésus avait puisé la force de s'arracher à la tentation de s'installer (1, 38).

Mais la foule les suit, elle s'impose, et avec elle s'impose l'urgence de la mission ; dans son évangile, Marc insiste souvent sur cette présence de la foule qui poursuit Jésus partout : par exemple dans le récit de l'appel de Matthieu : « *Toute la foule venait à lui et il les enseignait* » (2, 13) ; ou pour introduire le discours en paraboles : « *De nouveau, Jésus se mit à enseigner au bord de la mer. Une foule se rassemble près de lui, si nombreuse qu'il monte s'asseoir dans une barque, sur la mer. Toute la foule était à terre face à la mer* » (4, 1) ; ou encore, à Gennésareth : « *Partout où il entrait, villages, villes ou hameaux, on mettait les malades sur les places ; on le suppliait de les laisser toucher seulement la frange de son vêtement* » (6, 56). Marc insiste, cette foule ne vient pas seulement de Galilée, elle vient de partout : « *Jésus se retira avec ses disciples au bord de la mer. Une grande multitude venue de la Galilée le suivit. Et de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée, d'au-delà du Jourdain, du pays de Tyr et Sidon, une grande multitude vint à lui, à la nouvelle de tout ce qu'il faisait. Il dit à ses disciples de tenir une barque prête pour lui à cause de la foule qui risquait de l'écraser. Car il en avait tant guéri que tous ceux qui étaient frappés de quelque mal se jetaient sur lui pour le toucher* » (3, 7-10).

Et cette foule reste parfois des jours à l'écouter ; c'est ce qui décidera Jésus à accomplir la deuxième multiplication des pains : « *Comme il y avait de nouveau une grande foule et qu'elle n'avait pas de quoi manger, Jésus appelle ses disciples et leur dit : J'ai pitié de cette foule, car voilà déjà trois jours qu'ils restent auprès de moi et ils n'ont pas de quoi manger. Si je les renvoie chez eux à jeun, ils vont défaillir en chemin, et il y en a qui sont venus de loin* » (8, 1-3). Tout cela fait donc penser que Jésus a reçu un très bon accueil de la plupart de ses contemporains ; mais ce succès même a déclenché l'inquiétude des autorités religieuses : dès le chapitre 3, on apprend que des scribes sont « *descendus de Jérusalem* » (3, 22).

Revenons à notre texte : en débarquant, Jésus vit donc cette grande foule (cinq mille hommes), « *il fut saisi de pitié envers eux parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger. Alors, il se mit à les instruire longuement* ». Il les instruit d'abord, il accomplira une première multiplication des pains, ensuite (6, 35-44). Deux manières de les nourrir. Quand Marc dit la pitié de Jésus, il utilise le mot grec (« *splangna* ») qui désigne les entrailles, la profondeur de l'être ; c'est un équivalent du mot hébreu (« *rahamim* ») que l'on traduit souvent par miséricorde. Rien d'étonnant à ce que Jésus éprouve pour les hommes la pitié même de Dieu, une pitié telle qu'il a envoyé son Fils ; Marc, à la différence de Jean (Jn 10), ne développe pas le thème du bon pasteur, mais il est présent ici en filigrane : « *Il fut saisi de pitié envers eux parce qu'ils étaient comme des brebis sans berger.* » On entend résonner ici les plaintes de Jérémie sur les mauvais pasteurs qui ont mal dirigé le peuple d'Israël (c'était le sujet de notre première lecture). Et, depuis des siècles, on attendait le Messie qui serait un vrai bon berger. Cette fois, nous dit Marc, le Bon Pasteur, le Messie est parmi nous.



**DIMANCHE 29 JUILLET 2018**

**17<sup>ème</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 6, 1-15

« Jésus nourrit la foule »

**01** Après cela, Jésus passa de l'autre côté de la mer de Galilée, le lac de Tibériade.

**02** Une grande foule le suivait, parce qu'elle avait vu les signes qu'il accomplissait sur les malades.

**03** Jésus gravit la montagne, et là, il était assis avec ses disciples.

**04** Or, la Pâque, la fête des Juifs, était proche.

**05** Jésus leva les yeux et vit qu'une foule nombreuse venait à lui. Il dit à Philippe : « Où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger ? »

**06** Il disait cela pour le mettre à l'épreuve, car il savait bien, lui, ce qu'il allait faire.

**07** Philippe lui répondit : « Le salaire de deux cents journées ne suffirait pas pour que chacun reçoive un peu de pain. »

**08** Un de ses disciples, André, le frère de Simon-Pierre, lui dit :

**09** « Il y a là un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ! »

**10** Jésus dit : « Faites asseoir les gens. »  
Il y avait beaucoup d'herbe à cet endroit.  
Ils s'assirent donc,  
au nombre d'environ cinq mille hommes.

**11** Alors Jésus prit les pains et, après avoir rendu grâce, il les distribua aux convives ; il leur donna aussi du poisson, autant qu'ils en voulaient.

**12** Quand ils eurent mangé à leur faim, il dit à ses disciples : « Rassemblez les morceaux en surplus, pour que rien ne se perde. »

**13** Ils les rassemblèrent, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux des cinq pains d'orge, restés en surplus pour ceux qui prenaient cette nourriture.

**14** À la vue du signe que Jésus avait accompli, les gens disaient : « C'est vraiment lui le Prophète annoncé, celui qui vient dans le monde. »

**15** Mais Jésus savait qu'ils allaient venir l'enlever pour faire de lui leur roi ; alors de nouveau il se retira dans la montagne, lui seul.







**DIMANCHE 29 JUILLET 2018**

**17<sup>ème</sup> DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - B**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 6, 1-15**

La réaction de la foule après la multiplication des pains dit bien l'effervescence qui régnait en Palestine à l'époque de Jésus ; car on attendait le Messie avec impatience : alors, quand on a vu Jésus guérir les malades, on s'est mis à le suivre ; Jean raconte : « *Une grande foule le suivait, parce qu'elle avait vu les signes qu'il accomplissait en guérissant les malades.* »

L'effervescence était particulièrement grande, certainement, dans les jours qui précédaient la Pâque ; cette fête de la libération passée (de l'esclavage en Égypte) préfigurait aux yeux de tous la libération définitive qu'apporterait le Messie. Et si Jean prend la peine de préciser : « *C'était un peu avant la Pâque, qui est la grande fête des Juifs* », c'est qu'il y a là un élément important de compréhension du récit de la multiplication des pains ; dans les dimanches qui viennent, nous aurons l'occasion de mesurer à quel point le mystère pascal est sous-jacent à tout le discours de Jésus sur le pain de vie.

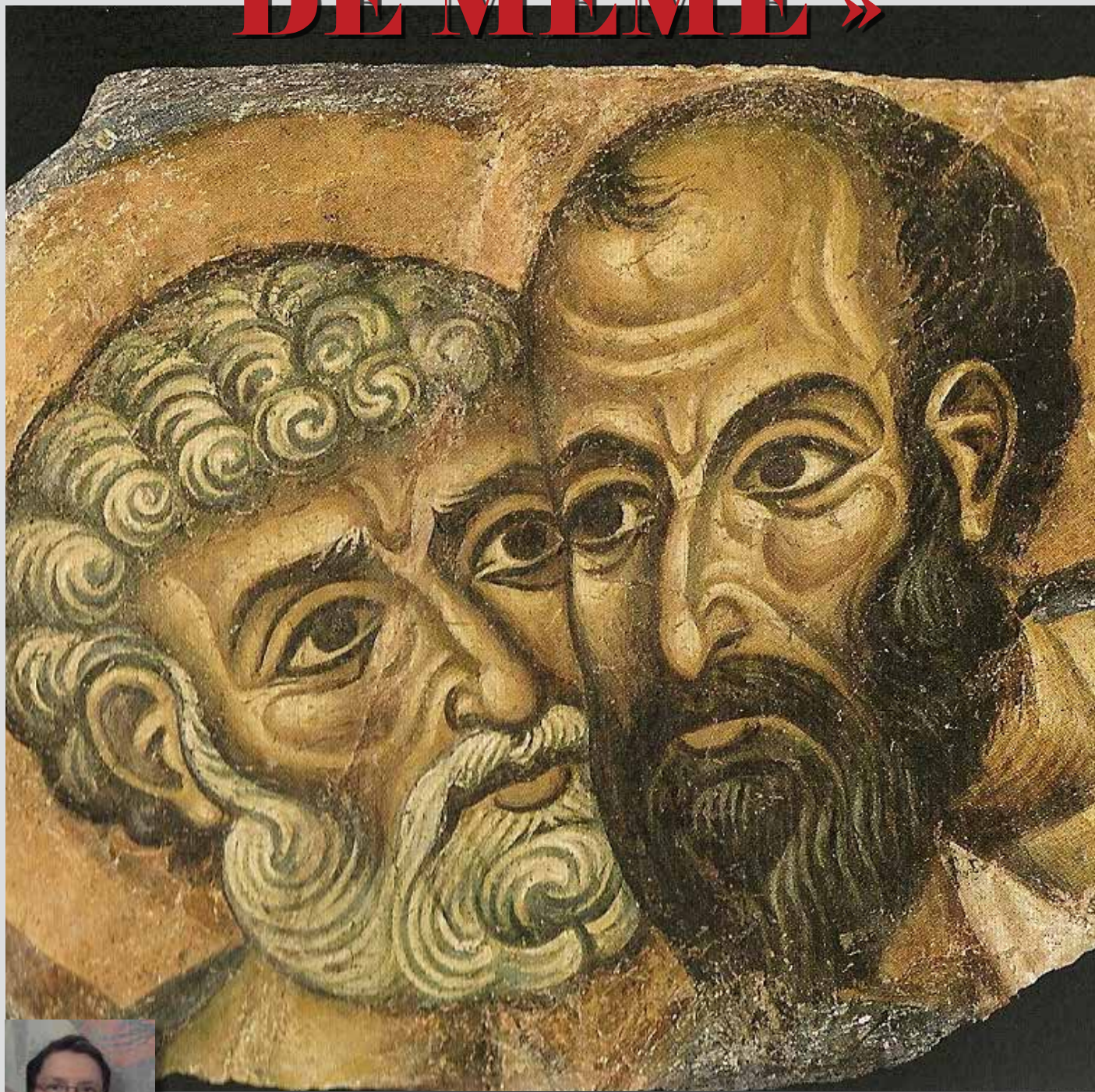
Pour l'instant, Jésus entraîne la foule vers la montagne : « *Jésus gagna la montagne, et là, il s'assit avec ses disciples.* » Le mot « *montagne* », en Galilée, près du lac, ne peut être que symbolique (les collines culminent à quelques centaines de mètres) ; sans doute Jean veut-il nous faire entendre que l'heure du banquet messianique annoncé par le prophète Isaïe a sonné : « *Le Seigneur, le tout-puissant, va donner sur cette montagne un festin pour tous les peuples, un festin de viandes grasses et de vins vieux, de viandes grasses succulentes et de vins vieux décantés* » (Is 25, 6). À cette foule affamée du festin de Dieu, Jésus va offrir le signe que ce jour tant attendu est vraiment là. Car c'est bien lui qui prend l'initiative.

Il commence par questionner Philippe, l'un des Douze : « *Où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger?* » Et Jean commente : « *Il disait cela pour le mettre à l'épreuve, car lui-même savait bien ce qu'il allait faire.* » Sans doute, ici comme ailleurs, l'évangéliste veut-il insister sur la prescience de Jésus ; mais en quoi consiste cette « *mise à l'épreuve* » des apôtres ? Pour un Juif comme Jean, cette expression est un rappel de l'expérience de l'Exode : car la longue pérégrination dans le Sinaï avait été comprise par la suite comme un temps de « *mise à l'épreuve* » ; le livre du Deutéronome explique : « *Le Seigneur ton Dieu t'éprouvait pour connaître ce qu'il y avait dans ton cœur* » (Dt 8, 2). Philippe, lui, n'a peut-être pas compris tout de suite que Jésus en appelait à sa foi, il répond de manière toute humaine, pleine de bon sens : « *Le salaire de deux cents journées ne suffirait pas pour que chacun ait un petit morceau de pain.* » Et André ajoute : « *Il y a là un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde !* »

À vues humaines, on ne peut pas leur donner tort ! Mais le bon sens, la raison raisonnante ne sont pas toujours bons conseillers. Ont-ils donc oublié, Philippe et André, l'histoire du prophète Élisée ? Bien intentionné, le serviteur du prophète avait, dans un cas tout à fait semblable, tenu les mêmes propos : un tout petit peu de pain pour cent personnes, ce n'était même pas la peine d'y penser ! Mais Élisée avait passé outre... Jésus fait la même chose, il se contente de dire : « *Faites-les asseoir.* » Pourquoi Jean précise-t-il « *qu'il y avait beaucoup d'herbe à cet endroit* » ? Sinon pour faire entendre qu'un « *bon pasteur* » (encore une image messianique ; cf Jn 10) prend toujours soin d'emmener ses brebis sur un bon pâturage ? « *Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes.* » Les quatre évangiles notent la disproportion entre les cinq pains et les cinq mille hommes (disproportion beaucoup moins accentuée dans la multiplication des pains par Élisée) ; histoire de noter la surabondance des dons messianiques.

Arrivé là, Jean change de ton : « *Alors Jésus prit les pains, et, après avoir rendu grâce, les leur distribua.* » On y reconnaît sans peine les mots de la Cène ; Jean, il est vrai, ne relate nulle part l'institution de l'eucharistie (il la remplace par le lavement des pieds, Jn 13) ; mais ici, visiblement, il y fait référence : les chrétiens auxquels il s'adresse comprennent aussitôt que le miracle des pains sur la petite montagne de Galilée est le signe du banquet de l'eucharistie qu'ils célèbrent chaque dimanche depuis la Résurrection du Christ.

# «VA, ET FAIS DE MÊME»



ANNE LÉCU,  
dominicaine, théologienne, médecin en prison, acteur de « Marcher vers l'innocence »,  
Cerf

*Qui est le bon Samaritain ? Qui est le blessé ? Qui est l'aubergiste ?  
Voilà une parabole qui peut se lire à plusieurs niveaux.*

Jéricho est une ville située en profondeur, au-dessous du niveau de la mer. Voilà donc le futur blessé, ainsi que le prêtre et le lévite, l'homme du culte et l'homme de la loi, qui s'éloignent de la Ville sainte et descendent aux entrailles de la terre.

L'histoire ne dit pas si le Samaritain descend à Jéricho, ou s'il monte à Jérusalem. Jean nous a rappelé que pour les Samaritains, ce n'est pas à Jérusalem qu'il faut adorer, mais sur une autre montagne sainte, le mont Garizim (Jn 4,20).

### LE CHRIST AU SECOURS DE TOUT HOMME

Nous avons coutume de lire cette parabole bien connue comme une critique — et c'en est une — des hommes de culte et des hommes de loi qui se font oublieux du corps. Le prochain, pour répondre à la question du légiste qui justifie la parabole de Jésus, ce serait alors toute personne, blessée, abîmée, meurtrie, qui se trouverait sur mon chemin.

Il faudrait se laisser toucher, jusqu'au cœur des entrailles, et prendre le temps de la pensée, de la reconforter, de l'emmener à l'abri, et de donner, outre son temps, de l'argent afin qu'un autre hospitalier, poursuive le soin initié jusqu'à ce que le blessé soit remis.

Il me semble que cette interprétation, pour juste qu'elle soit, n'est pas suffisante. Les Pères de l'Église avaient une autre

lecture. L'homme étranger, hors de Jérusalem, qui marche aux profondeurs de la terre, c'est le Christ. Et l'homme blessé, abandonné, comme les foules sans berger, c'est Adam défiguré, pas nécessairement par le péché d'ailleurs, mais par la dureté de l'existence, par le malheur, par l'épreuve. C'est toi, c'est moi, c'est nous ensemble. Le Samaritain, l'étranger qui ne paye pas de mine, c'est le Christ, et d'ailleurs les docteurs de la loi ne se sont pas privés de le traiter comme tel : « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as un démon ? » (Jn 8,48).

Tous, ils « voient », mais qu'est-ce que voir ? Les uns voient le danger que représente cet homme, danger d'impureté sans doute ; lui, le Samaritain, voit le malheur de cet homme, sa misère, et ses entrailles en sont retournées. Cette expression n'est d'ailleurs réservée qu'à Jésus et à Dieu. Il voit cet homme dans son dépouillement, dans sa faillite, il voit le fond de son être, il voit en lui la vie qui menace de se retirer, il veut la vie pour cet homme, pour tout homme, une vie vivante. Il refuse la condamnation. Il ne voit pas d'impureté, car le regard du Christ ne voit que la pureté au fond de l'être, que son innocence lorsqu'un homme

est à terre. À la différence du prêtre et du lévite qui ont peur d'être contaminés, le Samaritain, lui, rend pur ce qu'il touche. Il s'approche du blessé. Il vient « près de lui ». C'est le nom de Dieu : « près de nous ». C'est la promesse du Christ laissée à son Église. « Je veux que là où je suis eux aussi soient avec moi » (Jn 17,24).

### LE SEIGNEUR, L'UNIQUE PROCHAIN

Comme le bon berger devant sa brebis malade (Ez 34, 15-16), il bande le blessé ; puis il verse de l'huile pour adoucir sa plaie et du vin pour la désinfecter. De l'huile, comme une onction — le Messie est celui qui a reçu l'onction, et il ne cesse de nous « chrismer » — et du vin, comme au banquet final (Is 25,6). Puis il porte le blessé sur sa monture, comme il porte la brebis sur ses épaules, comme il porte toute l'humanité, comme il porte sa croix — et par elle le péché de tous les hommes — comme il porte la condamnation de tous pour que tous en soient délivrés, et vient déposer le blessé à l'abri. La mission de l'aubergiste à qui il confie le blessé (l'Église ?) est d'en prendre soin, de ne pas craindre de dépenser plus que ce qu'il a donné, car le trop dépensé sera rendu.

Je ne sais si cette parabole nous dit ce que c'est que prendre soin. Je crois qu'elle nous dit plutôt ce que doit être la mission de l'Église, qui a reçu comme dépôt de prendre soin de ceux ont été relevés par la miséricorde de son

*À la différence du prêtre et du lévite qui ont peur d'être contaminés, le Samaritain, lui, rend pur ce qu'il touche*

Seigneur — l'unique prochain —, d'annoncer cette miséricorde, de la rendre effective et d'en vivre.

### LA MISÉRICORDE JAILLIE DE LA MISÈRE

Il y aurait peut-être un dernier niveau de lecture, qui se confond avec le précédent. L'homme dépouillé, chargé de coups, à demi-mort, c'est le Christ. Ce sont les plus éloignés de Jérusalem, les publicains et les prostitués, qui « voient » au cœur de sa misère (et de la leur) la source de la miséricorde. Ce sont eux qui, depuis les origines de la Bible, l'accompagnent, prennent soin de lui, comme ils peuvent. Ce sont eux qui, par lui, deviennent aujourd'hui les mains de la miséricorde, le corps du Christ, agissant. Je ne sais si ils sont dedans l'Église ou dehors, je sais qu'intuitivement, ils prononcent les mots d'Etty Hillesum le 12 juillet 1942: « Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider - et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. » Va! Et toi aussi, fais de même !

## *L'Esprit saint, le meilleur des médecins*

Le 4 juin 2006, le cardinal Bergoglio — devenu le pape François — disait de l'Esprit saint à l'occasion d'une confirmation : « Que fera l'Esprit saint? Nous avons entendu : “ L'Esprit saint que Jésus vous donnera vous guidera vers la vérité entière”. Qu'est-ce que cela signifie? Que l'Esprit saint combat les maux. L'Esprit saint vient sur nous et en nous. Il nous guide. Il nous rappelle tout ce que Jésus nous a enseigné. Il nous guide droit sur la route, dans les situations que nous ne pouvons peut-être pas imaginer aujourd'hui. Il nous guide. L'Esprit saint nous guide et fait en sorte que nous ayons deux attitudes très importantes. Si nous avons tous ces deux attitudes dans la vie, qui sont deux vertus, nous aurons le plein bonheur de l'Esprit saint, la consolation de l'Esprit saint. La première est la mansuétude qui dit : “Ne vous disputez pas mes frères, vous êtes mes enfants, bons, bien-aimés ». Le Seigneur nous a dit que l'Esprit nous enseigne à être comme des frères entre nous, donc à nous aimer, à être unis. La seconde vertu semble opposée mais elle n'est pas opposée: c'est la force. La force est le témoignage de Jésus-Christ, la force donne le témoignage de Jésus : n'ayez pas peur d'être chrétiens. C'est cela que nous donnera l'Esprit saint. L'Évangile l'appelle le consolateur intérieur parce qu'il nous donne la consolation. Il vous donne la paix. L'Évangile l'appelle aussi le défenseur, l'avocat. On comprend que l'accusateur est le diable. Le diable nous accuse. Il nous accuse parce qu'il veut que nous soyons tristes, il veut que nous ayons le cœur amer, triste. L'Esprit saint donne un cœur doux avec la mansuétude et un cœur fort avec la force, selon les enseignements pleins de joie de Jésus. (...) Rappelez-vous que la consolation de l'Esprit saint nous rend comme des enfants. Nous devons rester comme des enfants parce que le Seigneur veut que nous soyons des enfants. »

(Source : 30 Giornidu 6 juillet 2006)

## *Une promesse de résurrection*

**E**n soi, cette fresque est déjà très extraordinaire. Par son ancienneté, tout d'abord: elle remonte au III<sup>e</sup> siècle de notre ère et constitue l'une des plus anciennes représentations du Christ. Par sa facture ensuite : la peinture romaine, aujourd'hui quasiment disparue à de rares exceptions près (en particulier à Pompéi), atteignait un degré de maîtrise qu'on discerne bien ici à la précision des visages, au choix du coloris, à la science des drapés et des ombres, à la maîtrise de la perspective, à la délicatesse des gestes. Par son iconographie enfin : cette représentation remonte avant le triomphe des christs barbus et chevelus et Jésus est représenté « à l'ancienne », comme un jeune héros imberbe et souriant.

Mais c'est surtout par son emplacement que cette fresque est extraordinaire : elle a été peinte sur les murs d'un cimetière chrétien souterrain, la Catacombe de Marcellin et Pierre, ce qui traduit à quel point le peintre et ses commanditaires faisaient une exégèse subtile du Nouveau Testament. En effet, lorsque Jésus guérit un corps dans l'Évangile, ce n'est pas un simple miracle qu'il opère : par l'éradication de cette annonce de la mort qu'est la maladie, c'est l'attestation qu'il est bien le Dieu vivant qui triomphe de la mort.

On comprend pourquoi les chrétiens de Rome souhaitaient contempler cette fresque pour leur dernier repos : la guérison de l'hémorroïsse est une promesse de résurrection.

Régis Burnet, historien de l'art



# LA FIN DE VIE MALMÉNÉE



*Jusqu'où soigner une personne en fin de vie?  
Le grand public n'y voit souvent pas clair, quand il n'est pas  
manipulé. Le refus de ces derniers moments, essentiels, porte  
en germe des violences. Ceux qui vivent l'accompagnement des  
personnes dans les ultimes heures de leur vie nous rappellent combien  
celles-ci sont précieuses.*

# Repères pour discerner

*Répondant aux tentations de prolonger ou d'abréger artificiellement la vie, l'Église offre une réflexion riche et trop peu connue sur les enjeux de nos derniers moments. Loin de tout dolorisme, elle sait que Dieu rejoint l'homme dans ce que la mort a de mystérieux et d'indomptable.*

## Le regard de l'Église sur la fin de vie

*limiter ou arrêter les traitements en fin de vie, l'Église donne des repères éthiques pour aider à ce discernement. Entretien avec le Père Brice de Malherbe, professeur à la Faculté de théologie Notre-Dame à Paris.*

*Propos recueillis par Florence Brière-Loth*

### OÙ SE SITUE L'ACHARNEMENT THÉRAPEUTIQUE POUR UNE ÉQUIPE MÉDICALE ?

Il consisterait à proposer des traitements inutiles dont les bénéfices attendus seraient faibles par rapport aux effets secondaires lourds. Par exemple, j'entends des oncologues reconnaître qu'ils ont trop tendance à prescrire une chimiothérapie de plus, sans qu'elle soit vraiment utile.

Dans l'acharnement thérapeutique, on se trouve face à deux cas possibles : soit le malade – ou la famille – veut encore tenter une nouvelle thérapie pour maintenir la vie le plus possible, soit l'équipe soignante a du mal à lâcher prise et va mettre en œuvre tous les traitements existants.

Il est fondamental que s'établissent, dès le début, une confiance et un dialogue, dans une alliance thérapeutique, entre l'équipe soignante, le malade et son entourage. Ensemble, ils pourront parler des questions difficiles qui peu à peu risquent de se poser quant à l'arrêt ou à la prolongation éventuelle du traitement. Si par exemple des complications graves se présentent pour la respiration, aura-t-on, oui ou non, recours à une trachéotomie ?

L'avènement des soins palliatifs instaure une souplesse entre médecine curative et médecine palliative. L'écoute mutuelle, l'étude au cas par cas, sont incontournables. Ainsi, pour une personne atteinte de la maladie d'Alzheimer, attention à ne pas tirer un trait sur ses capacités à participer aux soins. Elle refuse une alimentation par la respecter que de la forcer à un soin qui lui fait violence et dont on sait qu'il n'est pas nécessairement bénéfique en termes de survie et de qualité de vie.

### QUELS SONT LES CRITÈRES DE DISCERNEMENT POUR REFUSER UN TRAITEMENT ?

Ce droit du patient au refus d'un traitement est inscrit dans la loi. Bien sûr, sa liberté est appelée à s'orienter vers le bien et non vers un choix contraire à sa dignité. S'il s'agit de l'arrêt d'un traitement vital, on doit s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un coup de tête ou d'un moment de déprime. Si la personne persiste dans son refus, elle est libre. Dans tous les cas, les soins de base doivent être maintenus.

L'Église est pour le respect de la vie humaine jusqu'à la mort. Pour aider au discernement, elle invoque une proportionnalité objective et une proportionnalité subjective. Sous l'angle subjectif, on voit si le patient supporte son traitement, s'il ne lui semble pas trop lourd. Sous l'angle objectif, on regarde si les facteurs de risque, les effets secondaires possibles, le coût du traitement, sont à la hauteur des bénéfices escomptés. Toute la finesse d'un accompagnement est de trouver le juste équilibre entre ces deux proportionnalités.

### ON PEUT ALORS DÉCIDER L'ARRÊT DE TOUTE INTERVENTION ?

Les risques et les bénéfices sont toujours à peser. Faut-il engager une opération chirurgicale qui mettrait en danger la vie d'une personne dont l'état est très fragile, pour une prolongation de vie de courte durée ? Ou une chimiothérapie dans une phase avancée d'un cancer chimio-résistant ? Si les avantages ne sont pas probants, cela n'a pas de sens de s'obstiner, et on peut refuser l'opération ou le traitement.



Cette décision n'a rien avoir avec un suicide ou une euthanasie, le Catéchisme de l'Église catholique est très clair là-dessus : « La cessation de procédures médicales, onéreuses, périlleuses, extraordinaires, ou disproportionnées avec les résultats attendus, peut être légitime. On ne veut pas ainsi donner la mort; on accepte de ne pas pouvoir l'empêcher» (n° 2278).

Il peut arriver par ailleurs qu'une personne croyante, dans un mouvement de détresse, exprime le souhait d'en finir. Cette réaction est compréhensible. Il faut viser alors à comprendre les causes de la détresse et y remédier... sans pour autant supprimer le patient.

#### **LES SOINS PALLIATIFS COÛTENT CHER. A-T-ON LE DROIT DE DÉPENSER AUTANT POUR ACCOMPAGNER DES PERSONNES EN FIN DE VIE, VU L'ENDETTEMENT DE NOTRE PAYS?**

Les soins palliatifs sont plutôt moins chers que les médecines interventionnistes. Ce sont des choix difficiles au niveau de la société. En France, l'option a été de privilégier une médecine de type interventionniste, même si le remboursement des traitements et opérations se fait au détriment d'une présence soignante pourtant essentielle.

L'accent mis sur les soins palliatifs est plutôt une bonne nouvelle : le soin en réponse aux besoins élémentaires d'une personne est un devoir dont chacun devrait pouvoir bénéficier. L'argument économique est à prendre en compte, mais ne doit jamais être premier. Le respect de tout citoyen jusqu'à la mort est à considérer en premier lieu, comme l'affirme

d'ailleurs lui-même l'article 16 du Code civil : « La loi assure la primauté de la personne, interdit toute atteinte à la dignité de celle-ci [...] ».

On dit aussi parfois qu'il vaudrait mieux s'investir davantage auprès des plus jeunes qu'auprès des personnes âgées. Or l'âge ne doit jamais être le seul critère de décision. On peut réanimer une grand-mère de 85 ans après un coma et la retrouver dans un état très diminué quand une autre personne du même âge s'en sortira tout à fait bien.

#### **LA LOI LEONETTI CONSIDÈRE L'HYDRATATION ET L'ALIMENTATION COMME UN TRAITEMENT MÉDICAL. QUELLE EST LA POSITION DE L'ÉGLISE ?**

Mgr André Vingt Trois et le grand rabbin David Messas ont fait une déclaration conjointe, en mars 2007, en réponse à cet aspect de la loi Leonetti. Pour eux, l'hydratation et l'alimentation sont des soins de base, qui répondent à un besoin élémentaire du malade. Le principe demande de les maintenir par voie orale le plus longtemps possible. En oncologie/cancérologie ou en gériatrie où ces besoins sont moindres, on peut risquer des « fausses routes » qui mettent en danger la vie du malade, ou encore de « noyer » le patient par trop d'eau ; il convient alors de recourir à une voie artificielle.

Il peut être justifié, dans certains cas, de diminuer fortement l'hydratation et l'alimentation, et même de suspendre l'alimentation : en cas de non-assimilation



des nutriments par l'organisme, de souffrance disproportionnée entraînée par l'apport de ces nutriments, de risques d'infections mettant en danger la vie du malade. Une distinction doit être faite entre une personne en fin de vie et une personne très diminuée avec une espérance de vie indéterminée: elle est encore

vivante, malgré un état parfois végétatif, et donc mérite ces soins, tant que sa situation est stable.

## **N'EST-CE PAS LE CAS D'ELUANA ENGLARO EN ITALIE, ET SUR LEQUEL BENOÎT XVI S'EST PRONONCÉ ?**

Cette femme a vécu dix-sept ans dans un état végétatif après un accident et on a cessé de l'alimenter à la demande de son père. Sa mort en février 2009 a provoqué un débat très houleux en Italie, le gouvernement d'alors, l'Église et de nombreuses associations s'étant opposés à cette décision.

C'est la question de l'euthanasie qui est posée là. La déclaration judéo-catholique de mars 2007 que j'évoquais tout à l'heure précise en conclusion : «Une telle limitation ou abstention de ces soins ne doit jamais devenir un moyen d'abrèger la vie ». Quand l'état de la personne se dégrade, il faut aviser. Mais tant que la situation est stable, tout doit être fait pour le confort du patient, son bien-être, de l'alimentation aux soins en kinésithérapie.

## **L'ÉGLISE SOULÈVE PARFOIS DES OBJECTIONS CONTRE LE SOULAGEMENT DE LA DOULEUR PAR L'USAGE D'ANALGÉSIFIQUES OU DE SÉDATIFS. POURQUOI ?**

Dans sa conception de l'homme, l'Église se situe dans une perspective non seulement terrestre mais

éternelle. Les derniers moments de l'existence sont un temps de préparation du passage de la mort à la vie. Il est important que chacun puisse vivre consciemment cette Pâque, uni à son Seigneur.

La déclaration des évêques de France en 1991, sur la fin de vie, est tout à fait explicite. Ils soulignent que les derniers moments peuvent être l'occasion d'échanges importants pour le mourant et son entourage ; certains veulent pouvoir prier encore et recevoir un sacrement. Les évêques concluent : «Il ne faut donc pas, sans raisons graves, priver le mourant de sa lucidité et de sa conscience».

C'est une difficulté aujourd'hui : j'ai des échos de certains médecins qui estiment trop fréquent le recours à la sédation. Cela étant, quand la personne est écrasée par des souffrances physiques ou morales reconnues par l'équipe médicale, il est tout à fait légitime d'induire plus ou moins longtemps un sommeil artificiel, y compris, comme l'affirmaient Pie XII et Jean-Paul II, si on risque ainsi d'abrèger la vie de quelques heures ou de quelques jours.

Mais aujourd'hui, le choix d'utiliser des sédatifs est un peu systématique, notamment à partir du moment où le malade entre en agonie. Il manque une vraie réflexion sur cette dernière étape. Comment l'accompagner ? Ces souffrances ne sont-elles pas inhérentes à l'agonie qui est un combat ? Le sommeil artificiel est-il alors la vraie réponse à ces souffrances ?

Les soignants vraiment formés au traitement de la douleur maîtrisent les doses et parviennent à l'atténuer sans que la personne perde nécessairement sa conscience. Cet usage très ciblé des analgésiques permet au malade de vivre ce qu'il a à vivre, même si la mort est toujours un moment de lutte intérieure. Un des drames de l'euthanasie serait de ralentir ces progrès.



## LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire.

Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification.

Dans ces deux pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois.

Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ».

Le Missel de l'Ordre de Malte indique : « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



### SAINT NICAISE DE BURGO MEMORIAL: LE 1ER JUILLET



Saint Nicaise, membre de la famille Kameti (plus connue sous le nom de Burgo par la suite), est né en Sicile, au XIIe siècle. Contemporain sans doute du bienheureux Gerland, il devient un chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem et défend la ville de Saint-Jean-d'Acre assiégée.

Après la capitulation de la ville en 1187, il est fait prisonnier au même titre que de nombreux chevaliers dont son frère Ferrandino.

Il est vénéré comme l'un des chevaliers martyrs de l'Ordre et cette vénération est toute particulière à Palerme, ainsi qu'à Malte où il est représenté dans la cathédrale Saint-Jean de La Valette.

### PRIÈRE À SAINT NICAISE

Seigneur, tu nous donnes la joie de commémorer le martyr de saint Nicaise de Burgo qui, par son sacrifice, sa foi et ses prières, donna l'exemple à suivre à ses compagnons de captivité. Donne-nous à notre tour d'ouvrir notre cœur en sacrifice à tous ceux, pauvres et malades, que nous avons à servir pour le bien de l'Ordre de

Saint Jean de Jérusalem.

Nous te demandons, par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit pour les siècles des siècles. Amen.



### BIENHEUREUX ADRIEN FORTESCUE MEMORIAL: LE 8 JUILLET



Adrien, fils de Sir John Fortescue de Punsborne, est né en 1476 dans le Hertfordshire, en Angleterre. Proche du roi Henri VIII dont il jouit des faveurs, il est fait chevalier du Bain en 1503 avant d'être reçu dans l'Ordre en 1532. Cousin d'Anne Boleyn, il assiste en 1533 à son sacre de reine. Sa vie politique et militaire se double d'une vie familiale aimante et d'une grande piété comme en atteste son livre d'heures, toujours conservé par ses descendants et dans lequel figurent, écrites de sa propre main, des maximes spirituelles. Il devient tertiaire dominicain à Oxford en 1533.

Prudent envers la conduite et la politique religieuse déplorables d'Henri VIII, Adrien est arrêté une première fois en 1534, puis relâché. Cinq ans plus tard, il est à nouveau arrêté et condamné avec plusieurs autres personnes, sans procès, pour « haute trahison ». Henri VIII éliminait ainsi une partie de ceux qui s'opposaient à lui. Adrien Fortescue est décapité le 9 juillet 1539 sur la colline de la Tour de Londres en compagnie du vénérable Thomas Dingley, également membre de l'Ordre. L'Ordre encourage sa dévotion dès le XVIIe siècle. Léon XIII confirma sa béatification populaire par décret en date du 13 mai 1895.

### PRIÈRE AU BIENHEUREUX ADRIEN FORTESCUE

Nous célébrons, Dieu tout-puissant, la naissance au ciel du bienheureux Adrien, ton martyr; donne-nous, par son intercession, d'être affermis dans l'amour de ton nom, et de nous attacher fidèlement à ta sainte Eglise jusqu'à la mort. Par Jésus-Christ...



## **BIENHEUREUX DAVID GUNSTON** **MEMORIAL: LE 12 JUILLET**



Sir David Gunston était membre d'une famille anglaise qui avait sacrifié plusieurs générations à la marine du royaume britannique. Il fut reçu dans l'Ordre le 20 octobre 1533 et servit sur les navires de l'Ordre en Méditerranée jusqu'en 1540 avant de regagner l'Angleterre. Le roi Henri VIII, par une loi du Parlement promulguée le 10 mai 1540, avait mis fin à l'existence des structures de l'Ordre dans son royaume. Dès son retour en Angleterre, David Gunston fut emprisonné dans la Tour de Londres en 1540 et condamné à mort par décret du Parlement en 1541 pour avoir nié l'autorité du roi dans les choses spirituelles. Il fut écartelé, puis pendu, le 12 juillet 1541 à Southwark. Le 15 décembre 1929, il fut déclaré bienheureux par le pape Pie XI.

### **PRIÈRE AU BIENHEUREUX DAVID GUNSTON**

Seigneur, qui a fait du bienheureux David un fervent défenseur de la foi catholique, dont le sang de martyr a été versé pour la gloire de notre Ordre, accorde qu'il nous aide à défendre l'unité de notre sainte Église. Nous te le demandons par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi et le Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.

(À partir de: *Le Missel avec des lectures de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte, Londres, 1997*)



## **SAINTE TUSCANA** **MEMORIAL: LE 14 JUILLET**



Sainte Tuscana est née à Zevio, près de Vérone (Italie), vers 1280.

Dès sa plus tendre enfance, elle se dévoue au service des plus pauvres. Elle épouse un gentilhomme de Vérone, Albert Canoculi, et développe avec lui un travail de proximité à l'adresse des plus démunis de la ville. Après le décès de son époux, elle vend toutes ses possessions et rentre dans l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem en tant que religieuse. Elle consacre alors sa vie à la prière, au soin des malades et au service des pauvres. Elle est rappelée à Dieu dans la soixantaine le 14 juillet 1343 ou 1344.

### **PRIÈRE À SAINTE TOSCANA**

Seigneur, toi qui as épargné ta servante Toscana des turbulences de ce monde, en lui permettant de faire de sa vie l'instrument de charité et d'amour qu'elle développa auprès des pauvres et des malades au sein de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, accorde-nous la grâce de te servir à son exemple, et d'être plus proches de toi, par notre foi et notre action auprès des plus faibles et des plus fragiles. Nous te le demandons par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit pour les siècles des siècles. Amen.

*Texte inspiré du Missel de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte.*



## **BIENHEUREUX ALFRED ILDEFONSE SCHUSTER** **MEMORIAL: LE 30 JUILLET**



Alfred Ildefonse Schuster est né à Rome le 18 janvier 1880. Orphelin de père jeune, il fait ses études chez les bénédictins de Saint-Paul-hors-les-Murs et y découvre sa vocation. À vingt ans, il prononce ses vœux monastiques. En 1904, après des études supérieures, il est ordonné prêtre. Dans les années qui suivent, il occupe différentes fonctions dans la congrégation : procureur général, prieur claustral, abbé ordinaire. Il poursuit en parallèle sa spécialisation en liturgie catholique. En juin puis en juillet 1929, Pie XI le nomme archevêque de Milan et le crée cardinal. La tâche est délicate d'autant que les temps sont mouvementés pour l'Italie. Prenant modèle sur son illustre prédécesseur, saint Charles Borromée, il visite à plusieurs reprises son diocèse, réforme les séminaires, organise des synodes diocésains, etc. En avril 1933, il est nommé bailli grand'croix de l'Ordre.

Dès 1938, il condamne fermement les lois raciales fascistes. Lors de la chute de Mussolini, il lui propose de se rendre aux Alliés, sous sa protection, en vain. Âgé et malade, le cardinal Schuster se retire les derniers mois de sa vie au séminaire de Venegono, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Milan, où il est mort le 30 août 1954. Son procès

en béatification est ouvert dès 1957 par son successeur, Mgr Montini, futur Paul VI. Il a été béatifié le 12 mai 1996. Son corps, non corrompu, est exposé à la cathédrale de Milan.

### **PRIÈRE AU BIENHEUREUX ALFRED ILDEFONSE SCHUSTER**

Seigneur notre Dieu, tu as donné au bienheureux Alfred Ildefonse d'illustrer ton Église par sa foi et l'application des bonnes œuvres et d'édifier son peuple par la pratique des vertus d'un bon pasteur. Accorde-nous à son exemple de marcher dans la voie de l'Évangile pour parvenir à ton Royaume. Par Jésus-Christ...



## SAINTE TUSCANA RELIGIEUSE DE NOTRE ORDRE

### MÉMOIRE OBLIGATOIRE

Tuscana naquit près de Vérone vers l'année 1280. Elle fut donnée en mariage à un citoyen de Vérone, Albert Canoculi. Avec son mari, elle exerça une éminente charité envers les pauvres. Devenue veuve, elle vendit tous ses biens et consacra sa vie au culte divin dans l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem. Elle ne cessa jamais de prier Dieu et de soigner les malades. Elle mourut le 14 juillet 1343 ou 1344.

### ANTIENNE D'OUVERTURE *CF. PS 14, 1-2*

Voici la femme pleine de sagesse  
qui sut édifier sa maison  
et, dans le respect du Seigneur,  
suivre le droit chemin.

### PRIÈRE

Seigneur, tu as gardé intacte,  
parmi les troubles de ce monde,  
sainte Tuscana, ta servante,  
en l'état de mariage et en celui de veuve ;  
et tu l'as remplie dans notre Ordre,  
d'une admirable charité envers les pauvres.  
Accorde-nous de te suivre comme elle avec sincérité,  
afin de te plaire par notre foi et toute notre vie.  
Par Jésus-Christ.

### PREMIÈRE LECTURE

LA FEMME QUI CRAINT LE SEIGNEUR EST DIGNE DE LOUANGE.

LECTURE DU LIVRE DES PROVERBES (31, 10-13. 19-20. 30-31)

**10** La femme vaillante, qui donc peut la trouver ?  
Elle est infiniment plus précieuse que les perles.

**11** Son mari peut avoir confiance en elle,  
au lieu de lui coûter, elle l'enrichira.

**12** Tous les jours de sa vie,  
elle lui épargne le malheur  
et lui donne le bonheur.

**13** Elle a fait provision de laine et de lin,  
et ses mains travaillent avec entrain.

**19** Sa main saisit la quenouille,  
ses doigts dirigent le fuseau.

**20** Ses doigts s'ouvrent en faveur du pauvre,  
elle tend la main au malheureux.

**30** Décevante est la grâce, et vaine la beauté ;  
la femme qui craint le Seigneur  
est seule digne de louange.

**31** Reconnaissez les fruits de son travail :  
sur la place publique,  
on fera l'éloge de son activité.

## PS 130 (131), 1. 2. 3

Garde mon âme dans la paix  
près de toi, mon Dieu.

**1-** Seigneur, je n'ai pas le cœur fier  
ni le regard ambitieux ;  
Je ne poursuis ni grands desseins  
ni merveilles qui me dépassent.

**2-** Non, mais je tiens mon âme  
égale et silencieuse ;  
mon âme est en moi comme un enfant,  
comme un petit enfant contre sa mère.

**3-** Attends le Seigneur, Israël,  
maintenant et à jamais.

## **ALLÉLUIA : HEUREUX CEUX QUI ENTENDENT LA PAROLE DE DIEU ET QUI LA GARDENT.**

### **ALLÉLUIA.**

## **ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MATTHIEU 12,46-50** **QUI EST MA MÈRE ?**

**46** Comme Jésus parlait encore aux foules,  
voici que sa mère et ses frères  
se tenaient au-dehors,  
cherchant à lui parler.

**47** Quelqu'un lui dit :  
« Ta mère et tes frères  
sont là, dehors, qui cherchent à te parler. »

**48** Jésus lui répondit à cet homme :  
« Qui est ma mère,  
et qui sont mes frères ? »

**49** Puis, étendant la main vers ses disciples, il dit :  
« Voici ma mère et mes frères.

**50** Celui qui fait la volonté de mon Père  
qui est aux cieux, celui-là est pour moi  
un frère, une sœur, une mère. »

## **PRIÈRE SUR LES OFFRANDES**

Accueille, Seigneur, avec bienveillance  
le sacrifice que nous présentons  
pour te rendre honneur et louange  
en faisant mémoire de sainte Tuscana  
et relève ta famille des liens du péché.  
Par Jésus.

## **PRÉFACE DES SAINTS ET SAINTES, VIERGES ET RELIGIEUX,**

**ANTIENNE DE LA COMMUNION** *MT 12, 50*

« Celui qui fait la volonté de mon Père  
qui est aux cieux, dit le Seigneur,  
celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère.

## **PRIÈRE APRÈS LA COMMUNION**

Après avoir participé à la table du ciel,  
nous implorons ta bonté, Seigneur,  
puisque nous célébrons avec ferveur  
la mémoire de sainte Tuscana,  
par son intercession délivre-nous de tout mal.  
Par Jésus.



## LA PARABOLE DES TALENTS EN MATTHIEU 25, 14-30

**14** C'est comme un homme qui partit au loin: il appela ses propres serviteurs et il leur livra ses biens.

**15** À l'un il donna cinq talents, à un autre, deux, à un autre un: à chacun selon la propre force, et il partit au loin. Aussitôt,

**16** celui ayant reçu les cinq talents œuvra en eux: il gagne cinq autres.

**17** De même celui des deux: il gagna lui aussi deux autres.

**18** Mais celui ayant reçu un, s'éloignant, fora en terre et cacha l'argent de son maître.

**19** Après beaucoup de temps vient le maître de ces serviteurs. Il soulève ensemble une parole avec eux.

**20** Et s'approchant, celui ayant reçu les cinq talents présenta cinq autres talents, disant: « Maître, cinq talents tu m'as livrés. Vois! Cinq autres talents j'ai gagnés! »

**21** Son maître lui dit: « Bien, serviteur bon et fiable. Sur peu, tu as été fiable; sur beaucoup je t'établirai. Entre dans la joie de ton maître. »

**22** S'approche aussi celui des deux talents dit: « Maître, deux talents tu m'as livrés. Vois deux autres talents j'ai gagnés! »

**23** Son maître lui dit: « Bien, serviteur bon et fiable. Sur peu, tu as été fiable; sur beaucoup je t'établirai. Entre dans la joie de ton maître. »

**24** S'approchant aussi, celui ayant reçu un unique talent dit: « Maître, j'ai appris à connaître toi: tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé, rassemblant d'où tu n'as pas dispersé.

**25** Et j'ai craint: m'éloignant, j'ai caché ton talent dans la terre, Vois: tu as ce qui es tien ».

**26** Son maître répond et lui dit: « Mauvais serviteur, et hésitant! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je rassemble d'où je n'ai pas dispersé.

**27** Tu devais toi donc placer mon argent chez les banquiers. Et, venant, moi, j'aurais recouvré ce qui est mien, avec un intérêt.

**28** Prenez-lui donc le talent et donnez à celui qui a les dix talents.

**29** Car: à celui qui a, il sera donné, et il aura du surplus. Mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera pris.

**30** Et le serviteur inutilisable, expulsez-le dehors dans la ténèbre, l'extérieure: là sera le pleur et le grincement de dents. »

# LE CONTEXTE

La parabole des talents fait partie d'un ensemble de trois paraboles propres à l'évangile de Matthieu, appelées couramment des vierges sages et des vierges folles, des talents, et du jugement dernier. Elles sont placées juste avant le récit de la Passion.

Dans l'évangile de Jean, aux chapitres 13 à 17, Jésus se confie longuement à ses disciples, avant la Passion. À cette place, chez Matthieu, on trouve trois paraboles. C'est la figure du Christ qui est au centre de chacune, successivement sous les traits de l'époux, du maître et du Fils de l'homme.

Ces trois paraboles sont données par Jésus aux disciples, avant ce moment crucial : paroles ou talents donnés pour qu'ils portent du fruit, confiés avant le grand départ de Jésus. Avant la Passion, Jésus livre son testament, ses biens.

Le récit de la Passion qui suit les trois paraboles montre que les disciples n'ont pas compris sur le moment le sens de l'événement. Ils n'ont pas su œuvrer avec la parole donnée juste avant, ils n'ont pas tenu dans la foi, ils ont été submergés par la peur. Et on vient de voir comment Pierre, pendant la Passion, est une figure du troisième serviteur.

Quand Jésus vient, après la Résurrection, il leur explique les Écritures. Il les fait se souvenir de ce qu'il leur avait annoncé : il fallait que le Fils de l'homme souffrît sa Passion avant d'entrer dans sa gloire. Alors, la parabole des talents et l'expérience pascale s'éclairent mutuellement. Ainsi

- pour celui qui est avec les disciples dans la ténèbre extérieure, le pleur et le grincement des dents, la Résurrection peut affermir son espérance : ces douleurs débouchent vers la lumière et la vie ;

- pour celui qui vient de se faire reconforter par le Christ ressuscité, il peut entendre dans la figure des deux premiers serviteurs de la parabole un appel qui donne la direction à suivre pour sa vie en Église : recevoir le don de la vie du Christ, dans la foi, et œuvrer avec aussitôt, sans chercher à saisir et connaître (On 20, 17) ;

- et pour celui qui reçoit par grâce de porter du fruit et d'être du côté des deux premiers serviteurs, il peut relire ce qui est arrivé au troisième serviteur comme une parabole de l'enfer, pour qu'il se garde bien à l'avenir de se laisser englober dans le doute et la peur : « Ce serviteur mauvais et hésitant, que son malheur est grand, comme il est enfermé ; comment est-il possible d'être dans une telle illusion mortifère sur ce que c'est que vivre ? Ah, que je ne tombe pas dans cet enfer. »

On pourrait ici relire les deux autres paraboles de Matthieu, celle des dix vierges et celle du Jugement, pour voir comment ces paroles sont également données pour parler de l'expérience imminente de la Passion et pour ouvrir un chemin pour la suite. Ainsi, dans la Passion, les apôtres ne peuvent veiller une heure avec Jésus et succombent à la tentation. Cela fait écho au message central de la parabole des dix vierges, qui demandait de veiller. Ainsi sur la croix, le Christ est sur son trône de gloire ; et voilà qu'il a faim de justice et qu'on le condamne injustement, qu'il est en prison et que ses disciples s'enfuient au lieu de le

visiter, que pour boisson on lui donne du vinaigre alors qu'il a soif, que pour compagnons il a des bandits, qu'on lui enlève ses habits et qu'il est nu.

À chaque fois, des mots sont donnés à l'avance pour que l'expérience de malheurs et de ténèbres — ne pas avoir veillé, avoir trahi ou ne pas avoir eu de pitié pour Jésus dans sa pauvreté — soit nommée et comprise à la lumière de la parabole plutôt que sous le projecteur de l'accusateur culpabilisant. S'il est possible que le mauvais serviteur entende par la bouche du maître ou de l'époux des mots qui disent le mal commis, c'est qu'il n'est pas encore complètement mort, que toute relation n'est pas rompue avec lui. Il est urgent qu'il se détourne de sa méchanceté et qu'il s'inspire des autres figures : les vierges sages qui font provision d'huile, ceux qui font confiance en la parole donnée et travaillent avec elle, ceux qui (se) donnent aux pauvres dans le non-savoir du don qui se donne.

Le don qui inaugure la Passion est celui de l'institution de l'eucharistie : ce geste est-il un don ou n'est-il que la dénonciation d'une trahison imminente ? La parabole des talents posait déjà cette question sur le sens du don : est-ce un don gratuit, ou y a-t-il une intention cachée dans le don ? Pendant la Passion, le don est caché, oublié, et c'est l'injustice et la violence qui dominent. Œuvrer avec ce don, le recevoir, le manger et le boire ne se feront qu'après la Résurrection, pour la vie de l'Église.

De même qu'il y a une traversée de la Passion à la Résurrection, il y a un mouvement possible, avec et dans la parabole, d'un don enterré dans la mort à un don reçu pour la vie.

La finale de la parabole des talents est traditionnellement comprise comme une condamnation éternelle, aux derniers temps. Une telle interprétation débouche sur une leçon morale pour le présent : voyez ce qui vous attend si vous êtes un mauvais serviteur, efforcez-vous donc tant qu'il en est encore temps d'être un bon et fidèle serviteur. C'est dans ce sens, par exemple, que des Pères de l'Église cités dans ce livre ont compris la parabole. N'est-il pas étonnant, voire trop subtil et contraire au texte, de chercher dans la finale de la parabole des talents, une « porte étroite » et un happy-end ?

Le contexte de la Passion est aussi celui des derniers temps. La mort du Christ, au moment où elle se déroule, est bien une fin, dans la nuit et les ténèbres, sans porte étroite : la mort est bien la mort et le péché est révélé et jugé comme menant à la mort. Le Christ est bien mort, sa mort est un mal injustifiable. Et pourtant un passage s'ouvre le troisième jour, après les derniers temps. Les derniers temps sont souvent compris comme ayant lieu à la fin de tout, au moment où tout se fige, où le temps s'arrête et où l'on passe au tribunal pour un solde de tout compte. Dans le contexte pascal, il y a un « après » : sitôt la mort de Jésus, le rideau du Temple se déchire, la terre tremble, des tombeaux s'ouvrent, et le centurion confesse « Vraiment celui-ci était fils de Dieu ! » (Mt 27, 51s). C'est un cœur qui s'ouvre dans l'évangile de Jean (Jn 19, 34). De même que la mort du Christ est une fin qui ouvre sur un avenir, l'expulsion du serviteur et la sentence qui l'accompagne sont une fin qui ouvre sur des possibles.

# LA PURIFICATION DES PASSIONS





Voilà donc le jeune moine qui fait l'apprentissage de la vie monastique et fait connaissance avec les exigences de la solitude. Pour le prévenir contre les tentations dont il sera éprouvé, les Pères ont dressé une liste des principaux vices, qui vaut pour tout chrétien, comme on le verra plus loin, puisqu'il s'agit des péchés capitaux. Ils ne se faisaient pas d'illusions sur l'homme. Ils savaient que la nature humaine est blessée et que les puissances du mal ne tardent pas à l'attaquer par ses points faibles, trouvant en elle maintes complicités. La paix de l'âme doit être achetée au prix d'une longue lutte.

L'optique des Pères du désert est essentiellement pratique. Leur connaissance de l'homme est née de leur expérience de la vie spirituelle. Pour cette raison nous pouvons beaucoup apprendre à leur école, même si nous ne partageons pas la conception plus ou moins platonicienne qu'ils avaient — souvent implicitement — de l'homme. Au niveau pratique, il reste vrai que la chair au sens biblique du terme, c'est-à-dire la pesanteur du mal présente en l'homme (corps et âme), lutte contre l'esprit (autant dire l'homme, dans sa capacité d'ouverture à Dieu, Vérité et Amour). Les passions dérégées sont une maladie. L'homme déchu ne peut retrouver la santé et l'harmonie de son être sans la purification de ses passions, dont l'énergie sera désormais mise au service du bien et de l'amour, car l'énergie vitale de l'homme en sa nature véritable s'intègre, à tous les niveaux de son être, en unité d'amour et de vérité.

Il ne faut pas confondre ce point de vue avec celui du psychologue moderne qui vise l'épanouissement plénier de la personnalité en fonction de ses seuls besoins et capacités humaines. Pour les Pères, le point de départ est la foi, l'union avec Dieu représentant le but. S'ils doivent juger des effets d'une passion, c'est à ses conséquences sur la prière qu'ils le font. Selon Évagre, l'itinéraire du moine se présente de cette façon: « La foi est affermie par la crainte de Dieu, et celle-ci à son tour par l'abstinence ; celle-ci est rendue inflexible par la persévérance et par l'espérance, desquelles naît l'apatheia [la paix, la pureté du cœur] qui a pour fille la charité ; et l'amour est la porte de la gnosis [la science des natures créées], qui est couronnée par la théologie [la connaissance mystique de la Sainte-Trinité] ; au terme est la béatitude» (Évagre le Pontique, Traité pratique, Prologue, 8).

Le terme traduit ici par abstinence (enkrateia) est une vertu ascétique fondamentale dont la continence n'est qu'une forme particulière ; elle consiste dans la résistance à toutes les impulsions passionnelles. Cela inclut l'idée d'une sobriété constante qui use des biens terrestres sans passion ni inquiétude, selon ses stricts besoins. Ce qui entre en nous paisiblement ne risque pas de réveiller les passions par la pensée ou le souvenir. Tel est le fondement d'une paix d'âme durable.

Pour les Pères, les huit vices principaux sont : la gourmandise, l'impureté, l'avarice, la colère, la tristesse, l'acédie, la vaine gloire, l'orgueil. Mais, dans notre propos, nous allons élargir l'optique des

Pères pour y inclure les aspects moralement neutres ou bons (psychiquement adaptés, ou non) des passions en question, en faisant appel à la psychologie moderne.

La psychologie considère, dans les comportements humains, l'adaptation ou l'inadaptation de chacun pour intégrer sa personnalité et vivre avec son entourage. Elle essaie de comprendre les causes de ces attitudes qui, souvent, ne sont pas volontaires mais affectives

De fait, elles ne sont pas l'expression d'une mauvaise volonté, mais la traduction d'une immaturité psychologique ou d'une blessure intime, ancienne ou nouvelle. Il ne faut donc pas les confondre avec les vices volontairement assumés contre les exigences morales et spirituelles.

L'exposé qui suit ne prétend pas à l'exhaustivité ; je me limite ici à des considérations pratiques sur l'homme, dans le but d'aider le jeune moine à mieux se connaître et se gouverner, à changer également le regard qu'il porte sur son frère. Connaissant la complexité et la variété des causes qui peuvent influencer un comportement, le jeune moine s'abstiendra de tout jugement sur son frère, obéissant ainsi au précepte évangélique (voir Mt 7, 1). Le Christ nous a commandé non de juger notre frère, mais de l'aimer en toute sincérité. Parmi les mécanismes de défense que peut éveiller un examen du genre de celui-ci, il en est un qui consiste à référer tout à autrui (cela, c'est bien untel !) et non à soi (voir Mt 7, 3).

## LA PURIFICATION DE LA PARTIE CONUPISCIBLE

### La gourmandise ou la glotonnerie

#### *Pensées :*

La pensée de la gourmandise suggère au moine l'échec rapide de son ascèse : elle lui représente son pauvre estomac, le risque d'une longue maladie, la dureté du climat. Elle le fait se souvenir des frères qui ont souffert des conséquences néfastes des jeûnes exagérés.

#### *Formes :*

— Hâte à devancer pour sa réfection l'heure fixée par la règle.

— Plaisir à se gorger, quelle que soit la qualité des aliments.

— Recherche d'aliments délicats.

#### *Effets :*

— Enfante la haine de la discipline monastique et la tristesse.

— Allume les feux de la passion sexuelle.

— Génère l'avarice, le manque de pauvreté.

#### *Remèdes :*

— L'abstinence, le jeûne, la prière.

— Parfois, ce sont ses racines affectives qu'il faut guérir.

## L'IMPURETÉ

### *Pensées :*

La pensée suggère que l'abstinence sexuelle n'aboutira à rien ; des paroles et images suggestives se présentent à l'esprit et à l'imagination.

### *Formes :*

- Relations illicites.
- Masturbation.
- Péchés de pensée et de désir.

### *Remèdes :*

La gourmandise et l'impureté sont des vices « naturels » : ils s'éveillent maintes fois sans que la volonté y ait part, à l'instigation et par le prurit de la chair elle-même dans sa partie concupiscible. Ils sont liés : pour vaincre l'impureté, il faut d'abord vaincre la gourmandise. Ils ont besoin, pour s'accomplir pleinement, d'un objet extérieur, et n'y parviennent que moyennant un acte du corps. Aussi, pour freiner les attaques, faut-il employer des remèdes doubles, à la fois corporels et spirituels.

— Remèdes corporels : la mortification corporelle, les veilles, les jeûnes, le travail, la solitude, la fuite des occasions et objets propres à susciter la concupiscence.

— Remèdes spirituels : se remplir l'esprit de bonnes pensées par la méditation attentive de l'Écriture sainte ; l'imagination d'images dignes ; avoir une délicate vigilance qui exclut sur-le-champ les suggestions ou images impures qui se présentent ; un amour vivant et personnel de Dieu, Notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Il peut entrer un élément affectif en ces tentations qui sont alors l'expression d'un besoin ou d'une frustration d'amour. Parfois aussi, des habitudes neurophysiologiques et des automatismes et blocages psychologiques entrent en jeu, quand le développement sexuel de la personne n'a pas été sans trouble. Dans ces cas-là, c'est par une maturation humaine de l'individu et l'unification de tout son être qu'une « guérison » pourra se réaliser. Cela demande du temps, de la patience et de l'humilité. Le but de la chasteté parfaite, expression d'un amour qui unifie toute la personnalité, ne peut être atteint que progressivement et lentement.

## L'AVARICE

### *Pensées :*

Elles suggèrent une longue vieillesse, les maladies qui surviendront, les amertumes de la pauvreté, la honte à recevoir des autres ce dont on a besoin.

### *Formes :*

- Ne pas se dépouiller de ses biens en renonçant au monde.
- Reprendre, avec plus de passion, ce à quoi on a renoncé.

Désirer ou acquérir des choses qu'on ne possédait pas, même auparavant.

— Parfois, le désir d'accumuler des possessions (qui peuvent porter aussi sur des biens intellectuels) est une manière d'essayer de combler par « déplacement » un manque de sécurité personnelle ou le sentiment de n'être pas aimé. Dans ce cas, la guérison est plus difficile et exige :

- a) d'assumer sa propre pauvreté en toute lucidité ;
- b) de s'ouvrir à Dieu et à autrui dans la confiance. Cette dernière ne peut exister que grâce à l'amour venant d'autrui.

### *Remèdes :*

— Se contenter de ce qui est nécessaire pour chaque jour, en excluant tout superflu. S'en remettre avec confiance à la providence de Dieu.

— Renoncer franchement à tous ses biens.

— La détruire (l'avarice) par la charité : la charité ne peut coexister avec des richesses conservées pour soi avec passion. Ayons à cœur de partager tout ce que nous avons en cellule à notre usage avec nos frères (livres, outils, etc.), ainsi que notre temps, nos pensées, tout.

## LA TRISTESSE

### *Pensées :*

Elles amènent à se souvenir des joies d'autrefois, ce qui plonge l'âme dans la tristesse, lui rappelant que ces joies ne sont plus et ne peuvent plus être désormais, à cause de la vie qui est maintenant la sienne.

### *Formes :*

- Elle suit la frustration d'un désir,
- un dommage éprouvé,
- une colère qui s'éteint.

### *Remèdes :*

— Non-attachement aux plaisirs du monde, liberté à l'égard des biens terrestres (car elle naît de la frustration d'un plaisir présent ou attendu).

S'interdire les rêveries diurnes, vivre pleinement le moment présent ; vivre entre les quatre murs de la cellule.

## L'ANGOISSE

En ce dernier sens, l'avarice et la tristesse sont de proches parentes, étant toutes deux des maladies de la partie concupiscible de l'âme. Mais Cassien parle d'une autre forme de tristesse « qui provient d'une anxiété ou d'un désespoir sans raison apparente ». Nous n'avons pas de difficulté à y reconnaître ce que nous appelons aujourd'hui l'angoisse, et que la psychologie des profonds a identifié comme le noyau de toutes les névroses. Les tensions de la civilisation moderne sont telles que nous en sommes tous peu ou prou atteints (même si elle n'a pas l'intensité qu'elle prend chez le

névrotique). Il me semble qu'il y a même une sorte d'angoisse qui est favorisée par la solitude, l'homme y étant confronté à son propre néant et à sa solitude intime d'une façon très dépouillée. Le « vide » spirituel contient souvent quelque chose de cela, ainsi que l'acédie.

Dans son acception psychologique, « l'angoisse est un état plus ou moins durable et tragique de tension psychologique et de contracture musculaire (l'une accompagnant toujours l'autre), qui va de l'inquiétude agitante à la crainte préoccupante et à la détresse suffocante et impuissante, lorsqu'un individu se trouve ou se croit être dans une situation sans issue et menaçante, à plus ou moins brève échéance, pour sa sécurité et pour sa vie ».

Dans des cas extrêmes, « il peut se sentir poussé à la révolte, ou à commettre un acte irréparable. [...] C'est alors qu'entre en jeu la "pulsion de mort", [...] pulsion aveugle et vengeresse, défi et protestation de l'homme devant le destin et Celui qui le dirige. Mais en réalité cette angoisse et cette tension viennent aussi du débat intérieur et de la réaction vitale de tout l'être contre la menace de suffocation mortelle ; elle comporte une lutte et un effort [...] pour échapper à la souffrance et au destin, et peut faire croire au vaincu qu'il est aussi vainqueur ».

Souvent, il n'existe pas de solution « objective » : une condition de pauvreté doit être assumée dans la foi et la confiance en Dieu, dans un abandon au Seigneur, au Crucifié, qui seul peut la changer en amour. Il y a de l'angoisse en chaque homme, car, à quelque degré, chacun doit subir les limites de son être créé.



## LA PURIFICATION DE LA PARTIE IRASCIBLE

### LA COLÈRE

*Pensées :*

Elles font se souvenir de celui qui nous a attristés, du tort qu'il nous a fait ; elles suscitent le ressentiment contre lui, les projets de vengeance.

*Formes :*

— Bouillonnement soudain de la partie irascible ; mouvement contre celui qui nous a fait du tort ou paraît nous en avoir fait.

— Un feu dont les flammes couvent au-dedans ; ou bien s'échappent en paroles et en actes (tempérament introverti ou extraverti).

— Qui dure longtemps ou bien monte et s'abat aussitôt (tempérament secondaire et primaire).

— Quand elle dure et se transforme en ressentiment, elle provoque des troubles somatiques, des cauchemars (représentations symboliques d'actes de vengeance. Le subconscient est imprégné de colère).

### L'AGRESSIVITÉ

On pourrait ici noter quelques caractéristiques de l'agressivité, dont la colère n'est qu'une expression. Il faut distinguer entre la saine agressivité et celle qui ne l'est pas. L'agressivité malsaine se tourne d'une façon hostile et destructrice contre celui qui nous frustre - autrui ou nous-mêmes (masochisme). Elle implique la haine de son objet. Au contraire, l'agressivité saine et désirable permet à l'homme d'affronter les dangers et les difficultés de l'existence avec courage, ou même audace, d'entreprendre sans assurance de réussite, de vaincre les résistances de son corps et de son milieu pour servir de nobles idéaux, de persévérer enfin dans l'effort. Sans cet élan vital, personne ne pourrait répondre à une vocation quelque peu exigeante. Les anciens moines le savaient : « L'âme raisonnable agit selon sa nature quand sa partie concupiscible tend à la vertu, quand sa partie irascible lutte pour elle, et que sa partie rationnelle perçoit la contemplation des êtres » (Évagre Le Pontique, *Traité pratique*, chap. LXXXVI).

Si le désir de s'affirmer et de se réaliser est frustré, si le besoin de recevoir estime et amour n'est pas satisfait, si la personne est trop gravement contredite par l'entourage, elle peut s'orienter vers des conduites hostiles ou vers des attitudes de blocage, de dépression, de découragement paresseux, de repli sur soi, ou encore vers des attitudes d'inhibition, d'ambivalence ou de perfectionnisme anxieux.

La frustration la plus grave est celle de l'amour maternel, grâce auquel l'enfant accepte les contraintes sociales et morales. Il est difficile d'y remédier plus tard et c'est la source de maintes attitudes rebelles et contestataires. Une volonté de puissance exacerbée, qui a besoin de s'imposer aux autres coûte que coûte, est parfois, chez

les célibataires, une expression de la frustration sexuelle.

L'agressivité hostile peut se manifester ouvertement, en actes ou en paroles (injures, médisances, calomnies), ou d'une façon cachée, par exemple par l'ironie, très prisée des Français, souvent en prêtant à autrui des intentions malveillantes ou vicieuses. (Elle est à distinguer du sarcasme, de la moquerie, de la raillerie, de la ridiculisation, plus offensants, du moins quand ils portent sur des personnes et non sur des idées.) L'humour est une forme plus subtile de l'ironie. Utilisé de façon bienveillante par des personnes très maîtresses d'elles-mêmes, il peut devenir une forme délicate de charité fraternelle, qui ne cherche pas à nuire à autrui, mais plutôt à le guérir en lui faisant comprendre à demi-mot ce que sa conduite ou ses idées ont d'offensant pour les autres.

Il y a d'autres formes d'hostilité cachée plus durables et entretenues, davantage concentrées sur une personne précise, et qui par conséquent sont plus malignes et contraires à l'amour du prochain. Ce sont la jalousie, le ressentiment et la haine qui viennent d'une blessure ou d'une frustration infligée par autrui quand le pardon s'avère impossible malgré les exigences de la charité. Mais la haine va plus loin : elle est une disposition agressive non seulement ressentie, mais consentie et voulue. En ce sens, elle peut être déjà un homicide commis intérieurement, comme le dit saint Jean (voir 1 Jn 3, 15).

Il y a aussi le zèle mauvais qui n'est pas toujours sans lien avec la jalousie. Le jaloux n'admet aucun partage. Quand l'exigence du zélé est intempestive et intolérante, elle provoque en général un effet contraire à celui qu'elle visait, car elle se révèle moins inspirée par l'amour que par le désir - doublé d'une certaine animosité - de contraindre autrui à s'acquitter de ses devoirs. En somme, le zélé met la justice au-dessus de l'amour.

#### Remèdes :

— Douceur, envers soi-même d'abord, puis envers autrui. Si on résout ses propres problèmes d'une manière brutale, on risque aussi d'être brutal envers autrui.

— Compassion. Au lieu de se fâcher contre quelqu'un, essayer de le comprendre, par le cœur, de l'intérieur.

— « Que le soleil ne se couche pas sur notre irritation » (Ep 4, 26). Se réconcilier avec notre frère, intérieurement et extérieurement, avant de se coucher ; autrement, la colère risque de s'amplifier pendant la nuit dans le subconscient. Le lendemain, on s'en trouvera affaibli et la prière et la paix du cœur en seront troublées.

— Quand c'est ton frère qui est irrité contre toi, surtout si c'est toi qui as provoqué sa colère, « laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; viens alors présenter ton offrande » (Mt 5, 23-24). Autrement, ta prière sera troublée. N'oublie pas de prier pour lui et de l'aimer (voir Mt 5, 44). Il te faut aussi avoir quelque geste concret de bienveillance

à son égard (voir Rm 12, 18-21). Le premier devoir de la charité, c'est de le guérir de son irritation contre toi.

— « Quand la partie irascible de l'âme est profondément troublée, le Tentateur nous suggère que l'anachorète est belle, pour nous empêcher de mettre fin à ce qui avait causé notre tristesse et de nous débarrasser ainsi de notre trouble. Mais quand la partie concupiscible est violemment échauffée alors, au contraire, il travaille à nous rendre sociables, nous appelant durs et sauvages, afin que nous soyons mis en contact avec ce que nous désirons. Il ne faut pas lui obéir, mais plutôt faire l'inverse. Se garder de laisser entrer ou de s'abandonner à la pensée de la colère, en combattant intérieurement celui qui t'a contristé, ni à celle de l'impureté, en imaginant continuellement le plaisir. D'un côté, l'âme est obscurcie, de l'autre, sa passion s'embrase. Dans les deux cas, le cœur est souillé et ne peut pas offrir une prière pure à Dieu. En proie au découragement, on est alors exposé à l'acédie » (Évagre Le Pontique, *Traité pratique*, chap. XXII - XXIII).

— Utiliser positivement l'élan de l'agressivité dans la lutte contre les passions et dans le combat de la prière. Ne laisser mollir ni le corps ni l'esprit.

### L'ACÉDIE

« Acédie » dérive d'un mot grec impossible à traduire en français : ennui, torpeur, paresse, dégoût, découragement, peuvent en être des éléments. C'est un état d'âme sui generis lié à la solitude. Le moine ne voit plus le sens de son état de vie. C'est la tentation la plus pesante de toutes. Elle enveloppe tout l'être du moine et notamment obscurcit l'intellect. C'est une maladie radicale du cœur. En voici une description classique :

« Le démon de l'acédie, qui est appelé aussi "démon de midi", est le plus pesant de tous ; il attaque le moine vers la quatrième heure et assiège son âme jusqu'à la huitième heure. D'abord, il fait que le soleil paraît lent à se mouvoir, ou immobile, et que le jour semble avoir cinquante heures. Ensuite il le force à avoir les yeux continuellement fixés sur les fenêtres, à bondir hors de sa cellule, à observer le soleil pour voir s'il est loin de la neuvième heure, et à regarder de-ci, de-là si quelqu'un des frères... En outre, il lui inspire de l'aversion pour le lieu où il est, pour son état de vie même, pour le travail manuel et, de plus, suscite l'idée que la charité a disparu chez les frères, qu'il n'y a personne pour le consoler. Et s'il se trouve quelqu'un qui, dans ces jours-là, ait contristé le moine, le démon se sert aussi de cela pour accroître son aversion. Il l'amène alors à désirer d'autres lieux, où il pourra trouver facilement ce dont il a besoin, et exercer un métier moins pénible et qui rapporte davantage ; il ajoute que plaire au Seigneur n'est pas une affaire de lieu : partout en effet, est-il dit, la divinité peut être adorée. Il joint à cela le souvenir de ses proches et de son existence d'autrefois, il lui représente combien est longue la durée de la vie, mettant devant ses yeux les fatigues de l'ascèse ; et, comme on dit, il dresse toutes ses batteries pour que le moine abandonne sa cellule et fuie le stade. Ce démon n'est

suivi immédiatement d'aucun autre : un état paisible et une joie ineffable lui succèdent dans l'âme après la lutte» (Évagre Le Pontique, Traité pratique, chap. XII).

#### Remèdes :

— La diagnostiquer : « Si l'homme reconnaît l'acédie pour ce qu'elle est, il obtient le repos » (Abba Poemen, n° 149, *Les Apophtegmes des Pères du désert*, collection alphabétique, traduction de l'auteur). Mais justement, une caractéristique de l'acédie est d'obscurcir le regard. Le père spirituel, ou un frère, peut éclairer celui qui souffre.

— Les larmes et l'espérance alimentées par la Parole de Dieu : « Lorsque nous nous heurtons au démon de l'acédie, alors, avec des larmes, divisons notre âme en deux parties : une qui console et l'autre qui est consolée, et, semant en nous de bons espoirs, prononçons avec David [...] : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je le louerai, lui le salut de ma face et mon Dieu » (Ps 41, 6)» (Évagre le Pontique, Traité pratique, chap. XXVII, p. 563).

L'acédie est réprimée par la persévérance et les larmes.

— La persévérance dans la cellule : « Il ne faut pas désertier la cellule à l'heure des tentations, si plausibles que soient les prétextes que l'on se forge ; mais il faut rester à l'intérieur, être persévérant et accueillir vaillamment les assaillants, tous, mais surtout le démon de l'acédie qui, parce qu'il est le plus pesant de tous, rend l'âme éprouvée au plus haut point ; car fuir de telles luttes et les éviter, cela apprend [...] à être inhabile, lâche et fuyard » (Évagre Le Pontique, Traité pratique, chap. XXVIII).

— Penser à l'imminence de la mort : « Il faut que le moine se tienne toujours prêt, comme s'il devait mourir le lendemain et, inversement, qu'il use de son corps comme s'il devait vivre avec lui de nombreuses années. » C'est-à-dire qu'il lui faut garder son corps en

bonne santé et maintenir toujours égale son abstinence (voir Évagre Le Pontique, Traité pratique, chap. XXIX).

« Si nous vivons comme devant mourir chaque jour, nous ne pécherons pas. [...] Chaque jour à notre réveil, pensons que nous ne subsisterons pas jusqu'au soir et, de même, quand nous sommes sur le point de nous coucher, pensons que nous ne nous réveillerons pas » (Athanasie d'Alexandrie, Vie d'Antoine, 19, 1 et 2).

Continuer dans la paix à suivre le rythme sain de prière et de travail qui constitue la discipline monastique. Dans cette épreuve, elle est un grand soutien et un élément équilibrant. Il ne faut pas l'abandonner.

« Le saint abbé Antoine, alors qu'il résidait au désert, tomba dans l'acédie et dans une grande obscurité de pensées ; il dit à Dieu :

« Seigneur, je veux être sauvé, mais mes pensées ne me le permettent pas ; que ferai-je dans mon affliction ? Comment serai-je sauvé ? » Un peu plus tard, il se leva et sortit. Il aperçut alors quelqu'un de semblable à lui-même qui était assis et travaillait, puis se levait de son ouvrage et priait ; s'asseyant de nouveau, il tressait une corde et se levait encore pour prier. C'était un ange du Seigneur qui avait été envoyé à Antoine pour sa correction et sa sauvegarde. Il entendit alors l'ange lui dire : « Fais de même et tu seras sauvé ! » À ces mots, il fut rempli d'une grande joie et de confiance. Et en agissant ainsi, il opérait son salut » (*Les Apophtegmes des Pères du désert*, collection alphabético-anonyme, Antoine, n° 1).

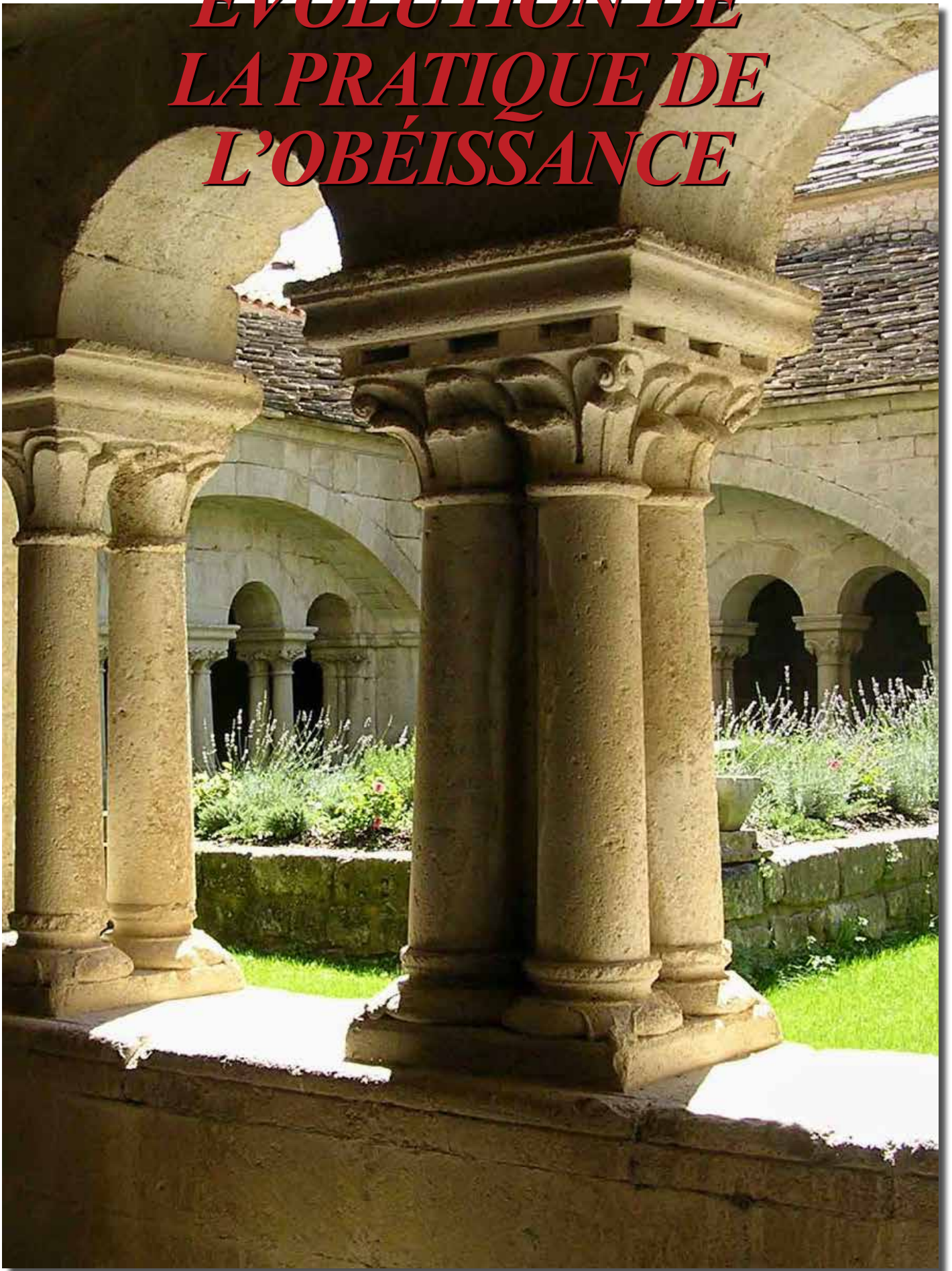
Après le combat vient le repos, après l'acédie l'hesychia. Pour les anciens moines, il suffit de croire en Dieu, de se fier en lui, compter sur lui, persévérer dans la confiance en lui, de demeurer tranquille, solitaire et silencieux (voir Lm 3, 21-22 selon la Vulgate), d'accepter de souffrir avec le Christ. L'issue ne fait pas de doute : on entrera dans sa joie et son Royaume. « Ta foi t'a sauvé ; va en paix » (Mt 5, 34).

*Extrait du*

« *Discernement des esprits par un chartreux* »



# *ÉVOLUTION DE LA PRATIQUE DE L'OBÉISSANCE*



Le Moyen Âge a vu la fondation des ordres mendiants, ensuite sont apparues les congrégations modernes fondées pour la réalisation d'une œuvre spécifique dans l'Église. Dans celles-ci la conception de l'obéissance est forcément fonction de l'activité; elle vise telle tâche précise. L'Église a tendance à être conçue comme une société visible et les liens d'autorité institutionnelle sont très fortement soulignés.

### LA TRADITION ULTÉRIEURE

La manière de vivre l'obéissance dans les ordres monastiques a subi toutes ces influences. On trouve déjà dans la règle de saint Benoît une certaine institutionnalisation de l'obéissance, et la tendance à mettre en lumière le rôle de l'abbé comme chef de la communauté aux dépens de son rôle de père spirituel. Au commencement, ces deux rôles se trouvaient dans la même personne. La vie communautaire et matérielle du monastère est conçue en fonction du bien spirituel de ses membres. Il convient que l'abbé, à l'origine un père spirituel entouré de ses disciples, ait le contrôle des aspects matériels de la vie pour les ordonner à leur fin spirituelle. Les successeurs des pères spirituels n'eurent pas souvent leur charisme. La communauté continua cependant et son existence prit un visage propre. L'abbé devint chef de cette communauté, sa tâche étant de prolonger l'existence de celle-ci et de garder ses traditions comme une relique précieuse. De plus, la complexité croissante des institutions et les soucis de l'organisation matérielle et sociale tendant à absorber toutes les énergies de l'abbé, son rôle de père spirituel se réduisit peu à peu à une influence générale et assez lointaine, tandis que la direction spirituelle des personnes individuelles fut déléguée à d'autres : confesseurs, pères maîtres, etc.

En conséquence, l'obéissance des moines n'a plus l'unité d'autrefois. Il me semble qu'on peut distinguer deux genres d'obéissance. Je vais les décrire ici, en anticipant sur l'enseignement de Vatican II que nous verrons ensuite.

Remarquons que l'obéissance au supérieur est le nœud de notre obéissance religieuse ; elle rend notre volonté conforme à celle de Dieu. Le supérieur est le représentant de Dieu, son lieutenant, pour les deux lignes d'obéissance envisagées, mais, ici et là, ce rôle apparaît sous un éclairage différent. La tradition ancienne et moderne, y compris Vatican II, proclame la nécessité d'un esprit de foi pour percevoir cette présence de Dieu dans le supérieur ou père. Comme il s'agit d'un point fondamental, nous essaierons de jeter un peu de lumière sur le fondement, surtout biblique, de cette foi.

Notre intérêt est d'abord d'approfondir notre obéissance de moine. Nous envisagerons assez concrètement notre cas dans ce qui suit.

### OBÉISSANCE « SOCIALE »

L'adjectif n'est pas nécessairement le plus adéquat. On verra par la suite de quoi il s'agit. Les documents de Vatican II parlent principalement de cette obéissance, la plus répandue dans l'Église universelle et dans les ordres actifs.

C'est l'obéissance du moine en tant que membre de la communauté, donc responsable avec ses frères de la réalisation du bien commun, et inséré dans le réseau des relations d'autorité. Cette obéissance est en rapport avec un supérieur qui assure l'ordre et l'unité de la communauté, et la réalisation des tâches et des charges nécessaires. Elle vise d'abord le bien commun. Elle exige un sujet responsable, qui pose des actes, est capable de prendre des initiatives, et collabore vraiment avec ses frères sous la direction de celui qui assure le service de l'autorité. Elle vaut pour toute la vie.

Cette obéissance prend toute son ampleur chez le moine formé qui doit assumer un service ou une charge. Elle comporte un dépassement du moi individuel qui permet au moi profond de s'ouvrir à ses frères et à la volonté du Seigneur. Elle est, dans ce sens, une forme de prière, de communion avec Dieu dans l'amour.

Cette obéissance est une réalité et une nécessité sociales. Elle s'appuie sur les textes qui voient toute autorité, même séculière, comme venant de Dieu, pour autant qu'elle est conforme à l'ordre de Dieu, lui, le créateur de l'homme social, et donc de l'ordre social. Elle s'applique a fortiori à l'Église en tant que société, animée et structurée par l'Esprit. « Qui vous écoute, m'écoute » (Lc 10, 16). La structure hiérarchique est œuvre de l'Esprit, les lignes de l'autorité hiérarchique sont claires, le domaine de chaque instance d'autorité est bien délimité, la transmission des fonctions se fait par le sacrement de l'ordre.

Les supérieurs monastiques, bien que ne faisant pas partie de la hiérarchie, y sont insérés indirectement par l'approbation des règles par l'Église et par le fait que le pape est le supérieur suprême de tous les ordres exempts. Comme il s'agit plutôt ici, à la suite du Christ, d'une obéissance à l'autorité de Dieu monnayée par des intermédiaires humains, la qualité personnelle du supérieur n'est pas de première importance. Il représente Dieu comme un maillon dans la chaîne d'autorité hiérarchique, non par transparence personnelle. Le supérieur a reçu la grâce de l'ordre et il a grâce d'état pour l'aider à remplir dignement sa fonction, ce qui normalement doit être le cas. Mais sa valeur personnelle n'est pas la source de son autorité. Dieu peut écrire droit avec des lignes courbes. Le supérieur ne jouit d'aucune infailibilité quant à l'efficacité technique d'une décision concrète. Quelle garantie avons-nous en lui obéissant ? Nous n'en avons pas d'absolue. Pourtant, c'est la réalité de notre condition humaine que nous soyons guidés

par des signes de la volonté de Dieu, et l'ordre d'un supérieur légitime est l'un des plus sûrs d'entre eux. La prudence surnaturelle, d'après tous les saints, demande d'obéir, sauf là où le commandement va contre la loi morale de façon évidente (dans le doute, la présomption est en faveur du supérieur et on doit obéir). La foi dans la Providence divine et dans la présence du Christ dans son Église nous donne la confiance que l'action du supérieur, dans son ensemble, concourra à notre bien spirituel, même si — à la limite — il faut que Dieu tire ce bien du mal. Par ailleurs, nous suivons le Christ dans son adhésion à la volonté de sacrifice du Père : il se soumet au vouloir des hommes bons et mauvais, pourvu qu'il y trouve la volonté du Père. L'obéissance nous apporte parfois la croix qui nous permet de nous assimiler au Christ. L'épître de saint Paul aux Philippiens, au chapitre 2, verset 8, est inlassablement invoquée par les premiers moines : le Christ obéissant jusqu'à la mort pour le salut des hommes. L'obéissance en elle-même est une haute valeur religieuse, nous conformant au Christ.

### L'OBÉISSANCE DU DISCIPLE

On parle peu de cette obéissance dans les documents de Vatican II, elle est pourtant plus primitive et plus spécifique de la vie monastique, surtout solitaire. C'est l'obéissance du disciple envers son maître spirituel. Obéissance au cœur d'une relation pédagogique de paternité spirituelle dont la finalité est la formation du disciple, son bien spirituel personnel. Le maître interprète la parole de Dieu, guide le disciple dans son application concrète, le soutient par son exemple, sa prière et son affection. Comme toute relation pédagogique, elle vise à rendre le disciple indépendant du maître. Formé, le disciple doit pouvoir discerner sa propre voie et la suivre en toute liberté, quitte à consulter pour des problèmes plus complexes. Le disciple accède à une relation fraternelle d'égalité et d'amitié avec son maître, non moins nécessaire sur le chemin spirituel — il n'est jamais bon de cheminer en isolé — mais différente.

Cette obéissance se réalise, chez nous, surtout durant le noviciat et les premières années du jeune moine. Elle n'est jamais tout à fait dépassée, mais, au fil du temps, elle s'exerce d'une autre façon. Une des fonctions du prier, comme père de ses frères, consiste à répondre à ce besoin.

La tradition de cette obéissance étant conçue comme une obéissance au Christ, présent dans un homme spirituel, uni au Christ et transparent à son Esprit, la qualité de la personne est de première importance. Ce n'est pas d'abord un fait de l'Église hiérarchique, mais plutôt une réalité charismatique. On la trouve dans l'obéissance des disciples des premiers moines, solitaires et, pour la plupart, laïcs. Elle est la reconnaissance, sous l'impulsion de l'Esprit, de la présence d'un charisme, d'une action du même Esprit

chez un maître, et du désir de participer à cet Esprit. C'est ainsi que presque tous les ordres religieux dans l'Église ont commencé.

Il est moins facile d'établir, au sens scientifique, des bases scripturaires pour cette obéissance. La tradition cite simplement les textes qui concernent l'Église hiérarchique, et ne distingue guère entre l'une et l'autre instances. Là où est l'Esprit, là est le Christ et son autorité. Toute autorité pastorale dans l'Église bénéficie de cette présence que le Christ a promise à son Église jusqu'à la fin des temps (cf Mt 28, 20) et des charismes nécessaires de l'Esprit (cf 1 Co 12).

D'un point de vue général, il y a la loi de l'incarnation. Le plus souvent, Dieu nous parle par la bouche d'autres hommes. Les Pères citent, à ce propos, le cas de Samuel et Éli (cf 1 S 3), et surtout celui de Paul et Ananie. Bien que le Christ ressuscité apparaisse à Paul, quand celui-ci demande : « Que dois-je faire, Seigneur ? », le Christ le renvoie à Ananie qui lui indiquera sa mission (Ac 22, 6-21). En effet, depuis que le Verbe s'est fait chair et que son Église, par la vertu de son Esprit, continue à parler en son nom, la loi de l'incarnation a sa pleine valeur dans les choses de Dieu. La tradition insiste sur ce point. Les saints, gratifiés des grâces mystiques les plus authentiques, ne voulaient pas s'y confier avant qu'elles aient été confirmées par un autre homme dans l'Église. Saint Jean de la Croix résume cette tradition en écrivant dans ses Maximes (n° 186) : « Dieu aime tellement que l'homme soit gouverné par un autre homme, qu'il ne veut pas absolument que nous donnions pleine créance aux communications surnaturelles, avant du moins qu'elles aient passé par le canal et le filtre d'une bouche humaine. »

Dieu aime tellement l'humilité ! L'obéissance est une lumière qui jaillit de la rencontre de l'humilité du disciple avec le discernement du maître. Comme elle résulte d'une demande libre et individuelle de la part du disciple, elle est éminemment personnelle et ordonnée à la grâce du disciple. « Là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18, 20).

### CONVERGENCE

Idéalement, les deux lignes d'obéissance convergent en la même personne, mais pratiquement elles sont souvent, entièrement ou en partie, disjointes. Nous verrons bientôt comment les Statuts rénovés ont essayé de rejoindre la vieille tradition en cette matière.

### LES DEGRÉS DE L'OBÉISSANCE

Les auteurs spirituels distinguent trois degrés d'obéissance, les attribuant, très schématiquement, aux commençants, aux progressants, aux « parfaits ».

#### 1. Obéissance extérieure



Faire ce qui est commandé avec promptitude et de toutes ses forces.

## 2. Obéissance intérieure

A) De la volonté : ne pas obéir seulement extérieurement, mais soumettre intérieurement sa volonté, c'est-à-dire vouloir ce que veut le supérieur, du fond du cœur, sans se plaindre, même dans les choses pénibles, contraires à son humeur.

Il faut surtout éviter de prendre des détours pour amener le supérieur à vouloir ce qu'on veut soi-même, par séduction ou harcèlement. « Si, désirant une chose, vous travaillez soit ouvertement, soit secrètement, à vous la faire commander par votre père spirituel, ne vous flattez pas d'obéir en ceci : vous ne faites que vous séduire. Car ce n'est pas vous qui obéissez à votre supérieur, mais c'est lui qui vous obéit » (saint Bernard).

Du jugement : essayer, dans la mesure du possible, de conformer son entendement à celui du supérieur, c'est-à-dire entrer dans sa manière de voir, épouser la même optique, afin de se pénétrer de sa lumière. Cela implique de renoncer à sa propre manière de voir, souvent partielle et trop personnelle, surtout en ce qui concerne notre vie personnelle où personne n'est bon juge pour son propre cas. Un tel renoncement demande grande souplesse et maîtrise de soi. « Dans la mesure du possible », car la volonté n'a pas un contrôle absolu sur l'intelligence (mais, les deux facultés étant intimement liées, vouloir comprendre ouvre l'intelligence de façon très réelle ; comme on peut fermer l'esprit en refusant, a priori, de considérer un certain aspect des choses).

Cela n'exclut pas la participation active du religieux dans l'élaboration de la décision, et même, la décision prise, il peut - et doit si la matière est importante - attirer l'attention du supérieur sur tel aspect qui fait encore problème pour lui et qui aurait pu avoir été oublié ou sous-estimé. Mais attention ! Certains ont beaucoup de difficulté à renoncer à leur idée. Écoutons saint Ignace de Loyola :

« [...] De peur qu'en cela l'amour-propre et votre sens particulier ne vous trompent, il est à propos d'y apporter cette précaution qu'avant de proposer votre sentiment et après l'avoir fait, vous vous teniez dans une parfaite égalité d'esprit, tout disposé non seulement à entreprendre ou à laisser ce dont il s'agit, mais encore à approuver et à regarder comme le meilleur tout ce que le supérieur aura déterminé. »

« Comme le meilleur » ? Dans quel sens ? Le supérieur, nous l'avons vu, n'est pas infallible. Il peut arriver que je possède une compétence particulière dans tel domaine et qu'il me semble évident que la décision ne soit pas la meilleure du point de vue technique. Je ne peux pas dire que je vois blanc quand je vois noir. Ce serait un mensonge.

## DISTINGUONS DEUX NIVEAUX :

1- Le niveau humain, c'est-à-dire la sagesse humaine de telle décision et du choix des moyens. Je dois mettre toute ma bonne volonté à entrer dans l'optique du supérieur, dans la mesure du possible. Si quelque évidence contradictoire (pour moi) reste irréductible, je ne peux et ne dois pas la nier. Il faut passer au deuxième niveau, c'est-à-dire :

2- Le niveau surnaturel : dans un esprit de foi et d'amour, je vois dans l'ordre du supérieur la volonté du Seigneur qui veut, par lui, et même au-delà de l'intention du supérieur, réaliser son dessein d'amour, même si je ne comprends ni en quoi ni comment. Finalement, c'est au mystère de Dieu que je soumetts mon intelligence si limitée et faillible. Cette obéissance est une réalité mystique, un aspect de la nuit de la foi, nuit qui est lumière, mais lumière autre que la nôtre.

Remarquons que, sauf pour des actes purement matériels, le premier degré d'obéissance (l'exécution) n'est pas vraiment parfait sans l'obéissance de la volonté et du jugement : on ne fait pas bien ce que l'on fait à contrecœur. En fait, il s'agit de s'engager à l'obéissance avec joie et l'esprit disponible, en mettant en œuvre toutes les dimensions de notre être unique. Le concile Vatican II exprimera ce même idéal dans un langage un peu différent.

*Extrait de*

*« La liberté de l'obéissance par un chartreux »*

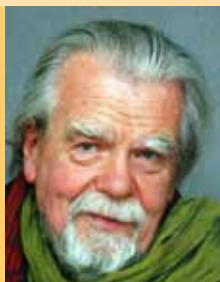


# QU'IL ME SOIT FAIT SELON TA PAROLE



*Rogier Van der Weyden (1400-1464), Annonciation, 1440, Paris, musée du Louvre*

*Cette Annonciation du grand maître flamand Van der Weyden est tout empreinte de grâce et d'élégance. L'ange semble flotter tandis que Marie se retourne avec délicatesse en interrompant sa lecture. Le lys au premier plan symbolise la pureté de Marie, en référence au Cantique des cantiques: «Comme un lys au milieu des épines, telle est mon amie parmi les jeunes filles.» Le rouge du lit préfigure la Passion du Christ à venir; dont Marie a l'intuition dès à présent, d'où sa gravité.*



*« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.*

*Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.*

*Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...*

*J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.*

*Michael Lonsdale*

**A**u sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie.

L'ange entra chez elle, et dit: Je te salue, toi à qui une grâce a été faite ; le Seigneur est avec toi.

Troublée par cette parole, Marie se demandait ce que pouvait signifier une telle salutation.

L'ange lui dit: Ne crains point, Marie; car tu as trouvé grâce devant Dieu.

Et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus.

Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père.

Il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin.

Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?

L'ange lui répondit: Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de Son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu.

Voici, Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse, et celle qui était appelée stérile est dans son sixième mois. Car rien n'est impossible à Dieu.

Marie dit: Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta parole ! Et l'ange la quitta.

*Luc I, 26-38*

*Extrait de l'ouvrage de Michael Lonsdale  
« Belle et douce Marie »*


# EN TON SEIN A REPRIS FEU L'AMOUR



Lorenzo Lotto (1480-1556), *L'Annonciation*, 1528, Recanati, Pinacothèque municipale

Cette Annonciation m'amuse car elle détourne tous les codes habituels. La Vierge regarde le spectateur, effrayée par ce qui lui arrive, ouvrant les mains. L'ange est assez massif, presque menaçant, les cheveux encore flottants après son vol, Dieu le Père fait irruption et semble viser Marie avec ses mains, tandis qu'un chat effrayé s'enfuit au milieu du tableau (est-ce le démon vaincu ?).

Quelle étrangeté dramatique, un vrai coup de tonnerre !

 Vierge mère, et fille de ton Fils, humble et plus haute qu'aucune créature, terme fixé d'un éternel conseil, par toi fut l'humaine nature si ennoblie que ton Créateur ne dédaigna point de se faire créature.

En ton sein a repris feu l'amour à la chaleur duquel, en l'éternelle paix, a pu éclore cette céleste fleur.

Tu es ici pour nous, brûlant flambeau de charité et, parmi les mortels, source vive d'espérance.

Dame, tu es si grande et si puissante, que qui veut une grâce et n'accourt pas vers toi veut que son désir vole et lui refuse l'aile.

*Dante,  
Le Paradis  
Extrait de l'ouvrage de Michael Lonsdale  
« Belle et douce Marie »*



# Prières

## AIME-MOI COMME TU ES

Je connais ta misère, les combats et les tribulations de ton âme, la faiblesse et les infirmités de ton corps ; je sais ta lâcheté, tes péchés, tes défaillances ; je te dis quand même : « Donne-moi ton cœur, aime-moi comme tu es. »

Si tu attends d'être un ange pour te livrer à l'amour, tu ne m'aimeras jamais. Même si tu retombes souvent dans ces fautes que tu ne voudrais ne jamais connaître, même si tu es lâche dans la pratique de la vertu, je ne te permets pas de ne pas m'aimer.

Aime-moi comme tu es, à chaque instant et dans quelque position que tu te trouves, dans la ferveur ou dans la sécheresse, dans la fidélité ou dans l'infidélité.

Aime-moi, tel que tu es. Je veux l'amour de ton cœur indigent.

Si pour m'aimer, tu attends d'être parfait, tu ne m'aimeras jamais. Ne pourrais-je pas faire de chaque grain de sable un séraphin radieux de pureté, de noblesse et d'amour ? Ne pourrais-je pas d'un seul signe de ma volonté, faire surgir du néant des millions de saints, mille fois plus parfaits et plus aimants que ceux que j'ai créés ? Ne suis-je pas le Tout-Puissant ? Et s'il me plaît de laisser pour jamais dans le néant ces êtres merveilleux et de leur préférer ton pauvre amour ?

Mon enfant, laisse-moi t'aimer, je veux ton cœur. Je compte bien te former, mais en attendant, je t'aime comme tu es. Et je souhaite que tu fasses de même ; je désire voir, du fond de ta misère, monter l'amour.

J'aime en toi jusqu'à ta faiblesse. J'aime l'amour des pauvres.

Je veux que, de l'indigence, s'élève continuellement ce cri : Seigneur, je vous aime. C'est le chant de ton cœur qui m'importe. Qu'ai-je besoin de ta science et de tes talents ?

Ce ne sont pas des vertus que je te demande, et si je t'en donnais, tu es si faible que bientôt l'amour-propre s'y mêlerait.

J'aurais pu te destiner à de grandes choses. Non, tu seras le serviteur inutile ; je te prendrai même le peu que tu as, car je t'ai créé pour l'amour. Aime ! L'amour te fera faire tout le reste sans que tu y penses, ne cherche qu'à remplir le moment présent de ton amour.

Aujourd'hui, je me tiens à la porte de ton cœur comme un mendiant, moi, le Seigneur des seigneurs. Je frappe et j'attends, hâte-toi de m'ouvrir, n'allègue pas ta misère. Ton indigence, si tu la connaissais pleinement, tu mourrais de douleur. Cela seul qui pourrait me blesser, ce serait de te voir douter et manquer de confiance.

Je veux que tu penses à moi à chaque heure du jour et de la nuit, je ne veux pas que tu poses l'action la plus insignifiante

pour un motif autre que l'amour. Quand il te faudra souffrir, je te donnerai la force. Tu m'as donné l'amour, je te donnerai d'aimer au-delà de ce que tu as pu rêver. Mais souviens-toi : « Aime-moi, tel que tu es. » N'attends pas d'être un saint pour te livrer à l'amour, sinon tu n'aimeras jamais.

*L'œuvre bénédictine – Cahiers de l'oraison*

## TOI QUI M'AIMES TEL QUE JE SUIS

Seigneur, réconcilie-moi avec moi-même. Comment pourrai-je rencontrer et aimer les autres si je ne me rencontre et ne m'aime plus ? Seigneur, toi qui m'aimes tel que je suis et non tel que je me rêve, aide-moi à accepter ma condition d'homme limité mais appelé à se dépasser. Apprends-moi à vivre avec mes ombres et mes lumières, mes douceurs et mes colères, mes rires et mes larmes, mon passé et mon présent.

Donne-moi de m'accueillir comme tu m'accueilles, de m'aimer comme tu m'aimes. Délivre-moi de la perfection que je veux me donner, ouvre-moi à la sainteté que tu veux m'accorder.

Épargne-moi les remords de Judas, rentrant en lui-même pour n'en plus sortir, épouvanté et désespéré devant son péché. Accorde-moi le repentir de Pierre, rencontrant le silence de ton regard plein de tendresse et de pitié.

Et si je dois pleurer, que ce ne soit pas sur moi-même mais sur ton amour offensé.

Seigneur, tu connais le désespoir qui ronge mon cœur. Le dégoût de moi-même, je le projette sans cesse sur les autres ! Que ta tendresse me fasse exister à mes propres yeux ! Je voudrais tellement déverrouiller la porte de ma prison dont je serre moi-même la clef ! Donne-moi le courage de sortir de moi-même. Dis-moi que tout est possible à celui qui croit. Dis-moi que je peux encore guérir, dans la lumière de ton regard et de ta parole.

*Michel Hubaut*

## SEUL LE CHRIST CONNAÎT CE QU'IL Y A DANS L'HOMME

Seul le Christ connaît ce qu'il y a dans l'homme. Il connaît sa faiblesse, mais il connaît aussi, et par-dessus tout, sa dignité. Je souhaite à chacun et à chacune de vous de découvrir le regard du Christ, et d'en faire l'expérience jusqu'au bout. Je ne sais à quel moment de votre vie. Je pense que cela se produira au moment le plus nécessaire : peut-être au temps de la souffrance, peut-être à l'occasion du témoignage d'une conscience pure, comme dans le cas de ce jeune homme de l'Évangile, ou peut-être justement dans une situation opposée, quand s'impose le sens de la faute, le remords de la conscience : le Christ regarda Pierre à l'heure de sa chute, après qu'il eût renié son Maître par trois fois. Il est nécessaire à l'homme, ce regard aimant : il lui est nécessaire de se savoir aimé, aimé éternellement et choisi de toute éternité. En même temps, cet amour éternel manifesté par l'élection divine accompagne l'homme au long de sa vie comme le regard d'amour du Christ. Et peut-être surtout au temps de l'épreuve, de l'humiliation, de la persécution, de l'échec, alors que notre humanité est comme abolie aux yeux des hommes, outragée et opprimée : savoir alors que le Père nous a toujours aimés en son Fils, que le Christ aime chacun en tout temps, cela devient un solide point d'appui pour toute notre existence humaine. Quand tout nous conduit à douter de nous-mêmes et du sens de notre vie, ce regard du Christ, c'est-à-dire la prise de conscience de l'amour qui est en lui et qui s'est montré plus puissant que tout mal et que toute destruction, cette prise de conscience nous permet de survivre.

Je vous souhaite donc de faire la même expérience que le jeune homme de l'Évangile : « Jésus fixa sur lui son regard et l'aima » (Mc 10, 21).

*Jean-Paul II*

**TRÈS BON MOIS DE JUILLET RICHE EN CÉLÉBRATIONS,  
EN MÉMOIRE DES SAINTS DE NOTRE ORDRE**